

**L'Ennemi indispensable -
Les intellectuels de gauche et le Parti Communiste Roumain
(1932 - 1956)**

SOMMAIRE

I. Argument	p. 3
II. L'Historiographie du sujet. La critique des sources	p. 7
III. L'Ennemi indispensable. Les intellectuels et le communisme roumaine	p. 22
<i>1. 1932-1940: L'Illusion humanitaire</i>	p. 25
<i>2. 1940-1944: Des cercles sur l'eau</i>	p. 32
<i>3. 1944-1947: La pomme empoisonnée</i>	p. 34
<i>4. 1948-1956: L'Hiver sibérien</i>	p. 39
IV. Une conclusion	p. 46
V. Bibliographie sélective	p. 48

I. Argument

Ecrire sur les intellectuels et le communisme, pour un public roumain ou même étranger, c'est affronter, avant toute chose, au moins deux préjugés: le parti communiste n'a pas compté parmi ses membres ou ses sympathisants, avant 1944, presque aucun intellectuel (à l'exception, même si notable, de Lucre]iu P\tr\[canu)¹ et encore plus, les intellectuels roumains d'entre-guerres ont été, en leur quasi-totalité, des sympathisants de la droite. Bien sûr, après 1944, le paysage politique a changé par la force des circonstances, mais en ce qu'il concerne l'adhésion des intellectuels au communisme il intervient toujours des préjugés et des inerties d'interprétation difficile à surmonter. On préfère de croire en général qu'il s'agit seulement d'une adhésion forcée ou opportuniste, dictée par la peur de répression, la peur d'interdiction ou tout simplement par le désir de bénéficié ou d'affirmation des quelques intellectuels plutôt médiocres.

Ce qui est encore plus intéressant et qui, en même temps, donne à ces préjugés une force encore plus grande c'est le fait qu'elles sont nées et se sont répandues just du côté des intellectuels. Après 1989, on a porté des vives discussions sur la thème des culpabilités et des coupables, sur la pactisation des intellectuels avec le pouvoir communiste, sur le silence comme modalité d'occulter les responsabilités etc. Peu de ces discussions se sont concrétisées en des études sur le phénomène. Et moins encore ont dépassé le plan des imputations plus ou moins gratuites - et en tout cas tardives - pour essayer une compréhension d'ensemble sur les fait et les circonstances. Comme on fait remarquer dans un essai récent, l'anti communism virulent de la plupart des intellectuels roumains, après 1989, a en fait le rôle d'occulter la question des culpabilités réelles.²

Mais cette ouvrage-ci ne se propose faire aucune discussion sur la question des culpabilités ou des coupables. Elle se veut, avant tous, un essai de défaire les préjugés présentées ci-dessus et de réaliser une analyse aussi objective que possible sur la gauche intellectuelle roumaine. Un tel démarche scientifique est d'autant plus nécessaire qu'il serait le premier fait de perspective d'historien. Jusqu'à ce moment-ci - pendant les

¹Lucre]iu P\tr\[canu (1900 - 1954), avocat, issu d'une famille d'intellectuels (son père, D.D. P\tr\[canu, était écrivain et professeur universitaire); ma;trise en Sciences Juridiques; docteur en Sciences Economiques à Vienne; professeur à la Faculté de Droit du Bucarest. En 1919 P\tr\[canu devient membre du Parti Socialiste; en 1921 - membre du PCR. Plusieurs fois critiqué par le Komintern pour des opinions différentes de la ligne officielle, imposée au PCR par Moscou. Pendant la guerre le régime Antonescu lui établi le domicile obligatoire à Poiana }apului, puis à la résidence de sa famille au Bucarest. En 1944 devient membre du Comité Central du PCR et ministre de la Justice. En 1948, il est exclu de parti et arrêté. Détenu en 1948-1954, il est torturé pour avouer d'avoir été espion anglo-américaine. En 1954 P\tr\[canu est exécuté sans qu'on puisse prouver aucune des imputations qu'on a lui fait. Sa femme, Elena P\tr\[canu, a été elle-aussi membre du PCR, arrêtée en 1948 et détenue jusqu'en 1964;

²Daniel Barbu, **Anticomunismul postcomunist (L'anticommunisme post-communiste)**, en "22 Plus", no. 99, supplément de "22", an XI, no. 5(519), 1-7 février 2000, p. V;

dernières dix années de liberté politique - aucun historien n'a osé d'aborder le sujet des sympathies de gauche des intellectuels roumains. Il y a eu, c'est vrai, quelques essais du côté des critiques littéraires,³ des journalistes⁴ ou des certains intellectuels roumains de l'exil.⁵ Mais la plupart de ces démarches ont eu les mêmes objectifs qu'on a déjà rappelés ci-dessus: l'incrimination de ceux considérés comme responsables, le relèvement des quelques abus, la réhabilitation morale des quelques victimes. Bien sûr que de tels démarches ont été nécessaires et que leur importance reste indéniable. Mais elles n'ont fait que des analyses partielles sur la relation établie entre les intellectuels roumains et le pouvoir communiste. De plus l'intérêt prouvé, après 1989, pour la situation des intellectuels de gauche d'entre-guerres semble être quasi-nul. Or, bien que ce sujet a été bien démonétisé par la propagande communiste d'avant 1989, sa recherche est indispensable pour tous ceux qui veulent comprendre, en toute sa profondeur et en la complexité de ses motivations, la relation établie entre les intellectuels roumains et le parti communiste autochtone.

Un autre argument pour l'utilité de cet ouvrage concerne le peu d'informations sur son sujet disponibles pour les chercheurs étrangers. Il y a, de ce point de vue, un déséquilibre manifeste, entre les études - dont certains d'une valeur scientifique indéniable - écrits soit par des chercheurs roumains,⁶ soit même par des chercheurs étrangers⁷ et traitant le sujet des sympathies de droite des certains intellectuels roumains et cette pauvreté d'informations sur le sujet des intellectuels de gauche. En exceptant Panait Istrati et peut-être Lucrețiu Pătrășcanu - mais on doute que ce dernier soit vraiment connu à l'étranger - très peu de noms des intellectuels roumains de gauche sont tant soit peu connus en dehors de la Roumanie. D'autant moins est connu - et c'est ce qui compte effectivement - le courant culturel de gauche dans sa totalité.

On ne se propose pas ici expliquer ce phénomène. Il faut remarquer de tout façon, qu'il est lié directement au préjugés dont on a rappelé ci-dessus et qui estime que la quasi-totalité des intellectuels roumains d'entre-guerres a eu des sympathies de droite.⁸

³Marin Ni]escu, *Sub zodia proletcultismului. Dialectica puterii (Sous le signe du proleto-cultisme. La dialectique du pouvoir)*, Bucarest, Éditions Humanitas, 1995. Voir aussi Ana Selejan, *Trădarea Intelectualilor (La trahison des clercs)*, Sibiu, Éditions Transpres, 1992 et Ana Selejan, *Reeducare [i prigoan] (Rééducation et Répression)*, Sibiu, Éditions THAUSIB, 1993;

⁴Stelian T]nase, *Anatomia mistific]rii (1944 - 1989) (L'anatomie de la tromperie)*, Bucarest, Éditions Humanitas, 1997;

⁵Vlad Georgescu, *Politic] [i istorie. Cazul comuni]tilor rom=ni. 1944-1947 (Politique et histoire. Le cas des communistes roumains. 1944-1947)*, Bucarest, Éditions Humanitas, 1991; Victor Frunz], *Istoria stalinismului ;n Rom=nia, (Histoire du stalinisme en Roumanie)*, Bucarest, Éditions Humanitas, 1990;

⁶Leon Volovici, *Ideologia na]ionalist] [i "problema evreiasc]" ;n Rom=nia anilor '30 (L'idéologie nationaliste et "le problème juif" en Roumanie des années '30)*, Bucarest, Éditions Humanitas, 1995. Voir aussi Irina Livezeanu, *Cultur] [i na]ionalism ;n Rom=nia Mare. 1918-1930 (Culture et nationalisme en la Grande Roumanie. 1918-1930)*, Bucarest, Éditions Humanitas, 1998;

⁷Le livre le plus importante sur le sujet de l'extrême droite en Roumanie appartient au chercheur allemand Armin Heinen: *Legiunea "Arhanghelul Mihail". O contribu]ie la problema fascismului interna]ional (La Légion "Arhanghelul Mihail". Une contribution au problème du fascisme internationale)*, édition roumaine publié par Éditions Humanitas, 1999;

⁸Les nationalistes radicaux étaient assez largement reconnus comme "porte-parole" de la jeune génération, que tout mention du mouvement intellectuel d'entre-guerres se faisait en général par référence au nationalisme extrême qu'après 1922 a décidément

On ne pourrait pas pourtant, négliger l'existence des certaines préoccupations concernant le réponse des intellectuels roumains a la propagande communiste. Il faut mentionner les etudes des trois chercheurs américains, Katherine Verdery, Michael Shafir et Keith Hitchins.⁹ Mais leurs études concernent plutôt la période du régime Ceau[escu et du communisme soit disant "national" et ne s'intéressent pas a l'histoire plus lointaine du phénomène.

Dans cet ouvrage, on va essayer de comprendre d'abord quels motifs ont déterminés certains intellectuels roumains a marcher contre le courant majoritaire et adhérer a la gauche. Il faut surtout remarquer que dans la Grande Roumanie, l'étiquette "communiste" ou "sympathisant communiste" n'était pas du tout confortable. Elle attirait - dans une mesure assez considérable - le blâme public, les suspicions des autorité et pourrait restreindre, en dernière instance, les chances d'un intellectuel de se faire accepté par la société dont il était le produit. Donc, l'intellectuel qui optait pour la gauche prenait en même temps un risque d'être socialement rejeté.

On va essayer aussi d'expliquer l'intérêt montré par la direction du parti communiste - pendant la période de l'illégalité (1924-1944), aussi bien qu'après l'instauration du régime communiste en Roumanie - a l'égard des intellectuels, de mettre en evidence les efforts faites par celle-là pour se les railler, de comprendre l'importance dont le support offert par les intellectuels l'a toujours eu pour le parti communiste. Cette observation est d'autant plus intéressant que la relation entre la rigide mentalité des communistes et la liberté d'esprit caractéristique aux intellectuels ne pourrait être qu'incommodé.

Just pour pouvoir suivre l'évolution de cette relation, on a choisi d'étudier une période assez longue. Les années 1932-1956 comprennent des développements politiques, sociales et culturels les plus différents, des renversements spectaculaires du contexte politique. Ce sont surtout les années de la Grande Guerre, avec toutes ses conséquences sur l'histoire de la Roumanie. Tous les changements politiques sont complétés d'un changement des mentalités et des rapports des forces entre les acteurs du jeu politiques. Comprendre la relation entre les intellectuels et le parti communiste c'est analyser chaque étape de ces changements du context et des mentalités intervenues pendant quatorze années longues et riches en événements.

Aussi, on va essayer surprendre l'évolution des intellectuels de gauche de le choix libre - bien que sans manquant des risques - pour un courant politique a l'enrôlement forcé dans les rouages du totalitarisme communiste, de la liberté a la contrainte et - fait essentiel - de l'attachement sincère au désabusement et rejet.

Ce sont les principaux arguments en la faveur de la méthode de recherche et de la

dominé les autres courants politiques" (Irina Livezeanu, *Op.cit.*, p. 290);

⁹Voir surtout Katherine Verdery, **Compromis [i rezisten]\. Cultura rom=n\ sub Ceau[escu (Compromis et résistance. La culture roumaine sous Ceau[escu)**, Bucarest, Éditions Humanitas, 1994;

période du temps choisie: elles font possible la compréhension graduelle et complète du processus.

Le choix des années extrêmes a lui aussi un raison bien déterminé. En décembre 1931 s'a déroulé, à Gorcovo (un petit ville près du Moscou), le cinquième Congrès du Parti Communiste Roumain.¹⁰ C'était le premier d'après la liquidation, avec l'intervention directe du Komintern, de la soi-disant "lutte fractionniste sans des principes" (l'épisode, équivalent d'une véritable guerre civile entre l'aile "intérieure" et l'aile "extérieure" du parti, avait paralysé l'activité de celui-ci et avait détruit les derniers vestiges de la crédibilité des communistes roumains).¹¹ Au cinquième congrès, la nouvelle direction du PCR a reçu de la part du Komintern la tâche d'exploiter de la manière la plus efficace possible les mécontentements sociaux causés par les effets de la crise économique de 1929-1933.¹² En Roumanie, la crise avait accentué les problèmes sociaux existant dès 1918. Parmi eux, le chômage des intellectuels occupait une place significative.¹³ Pendant la crise, la vie publique roumaine est troublée de plus en plus souvent par les actions agressives et bruyantes de l'extrême droite. L'ascension de la droite devient de plus en plus visible à l'intérieur - en partie grâce à la menace du voisinage menaçant d'URSS, mais aussi à cause des différents problèmes sociaux - aussi comme en dehors du pays. Ainsi, l'année 1932 marque le début d'une double aventure: d'une part le PCR - pour des raisons tactiques - entame juste à ce moment une ligne pacifiste et antifasciste, dont il allait concrétiser les années suivantes par la politique du front populaire; d'autre part, ceux des intellectuels roumains qui restent sceptiques envers la droite ou qui détestent tout simplement l'intolérance agressive de celle-là commencent à s'interroger sur la nécessité d'une réaction publique. Dès 1932 on pose graduellement les bases d'une relation assez longue (la conviction qu'ils s'étaient raillés à "une cause juste" a subsisté dans la conscience des quelques intellectuels roumains bien après le début de la "soviétisation" de la société roumaine) entre les intellectuels anti-fascistes et le parti communiste.

L'année 1956 choisie comme point terminus de ce recherche, a une signification politique moins évidente. Mais elle a une signification symbolique essentielle pour la relation des intellectuels roumains avec le pouvoir communiste. C'est l'année où, après une légère libéralisation de la vie culturelle roumaine suivant la mort de Stalin, le cercle rigide du contrôle du parti se serre de nouveau autour des intellectuels. C'est l'année où l'exclusion du parti et la condamnation au silence de certains écrivains, séduits pour un

¹⁰M.C. Stănescu, **Moscova, Kominternul, Filiera Comunistă Balcanică [la Roumanie. 1919-1944 (Moscou, Komintern, la Fédération Communiste Balkanique et la Roumanie. 1919-1944)**, Bucarest Éditions Silex, 1994, p. 116-120;

¹¹Dosarul Marcel Pauker (Le Dossier Marcel Pauker), coordonné par G. Brătescu, Bucarest, Éditions Univers Enciclopedic, 1996, **passim**;

¹²Ghiță Ionescu, **Istoria comunismului românesc (Histoire du Communisme Roumain)**, Bucarest, Éditions Litera, 1994, p. 70;

¹³Irina Livezeanu, **Op.cit.**, p. 284-287;

instant par le mirage de la libéralisation, ne laisse plus de place pour se faire des illusions.¹⁴ C'est aussi l'année où la défaite brutale de la Révolution hongroise donne un exemple démoralisateur aux faibles espoirs des étudiants et intellectuels roumains. En bref, en 1956 l'intellectualité roumaine manque la chance de se défaire des sortilèges de la machine totalitaire et de rédéfinir son rôle social. Après 1956, la ligne entre les "intellectuels du système" et ceux jugés comme des menaces et rejetés par le système devient de plus en plus coupant. Et ceux qui - peu nombreux et bien isolés - gardent encore le courage d'affronter le système ne trouvent de la part de leurs confrères presque aucune solidarité. C'est le commencement de l'échec de constituer une société civile alternative au système totalitaire, d'après le modèle hongrois ou polonais.

II. L'historiographie du sujet. La critique des sources

L'historiographie du sujet soulève dès le début un problème qui est, d'une manière ou d'autre, commun pour l'historiographie roumaine en général. Elle se partage pratiquement en deux. D'une part, les études écrites jusqu'en 1989 sont assez nombreuses - parce que le PCR a eu une préoccupation presque obsessionnelle de se légitimer en relevant le "vaste appui" dont sa politique a toujours joui - mais leurs traits propagandistiques sont excessives et nuisibles. On sait maintenant que la machine de la propagande a même falsifié, à certaines occasions, des faits et des documents en les ajustant d'après la ligne idéologique officielle du moment.¹⁵ Donc, les études écrites avant 1989 ne peuvent être utilisées qu'avec un maximum de précaution. Il faut les confronter soigneusement avec des sources d'archives ou avec des témoignages ultérieurs des personnages visés; il faut aussi avoir une bonne connaissance sur la période où ils ont été rédigés pour pouvoir les insérer d'une manière correcte dans le milieu culturel dont ils sont les produits.

D'autre part, les études rédigées après 1989 sont tout d'abord peu nombreuses et ensuite ils ne traitent que partiellement le problème en insistant seulement sur certains segments de l'intellectualité de gauche (les écrivains, par exemple, ont joui d'une attention plus grande). De plus tous ces études, presque sans exception, sont intéressés de la période d'après 1944, où le PCR était déjà le principal acteur du jeu politique. Pour la période d'avant 1944, l'intérêt de ces chercheurs semble s'estomper.

On va commencer par présenter l'historiographie la plus récente de la thème. celle d'après 1989. Une première mention d'honneur pour le livre d'un chercheur de Sibiu, Ana

¹⁴Le cas le plus commenté a été celui du poète Alexandru Jar (1911-1988). Ancien communiste, pendant la guerre il a lutté dans la Résistance française. Après 1944 se trouve parmi les leaders de l'Union des Écrivains. En mai 1956, à la séance des écrivains communistes de Bucarest, Jar dénonce le culte de la personnalité de Gheorghe Gheorghiu-Dej et les abus de la direction du Parti. Quelques jours plus tard il a été exclu du Parti. Réhabilité en 1966 par la nouvelle direction du PCR (voir "Sceneteia", an XXV, no. 3610, 1 juin 1956);

¹⁵Voir en ce sens Vlad Georgescu, *Op.cit.*, *passim*;

Selejan.¹⁶ Les deux volumes de son livre, **Roumanie pendant la première guerre culturelle**, ont parus en 1992 et 1993. Selejan utilise comme base pour la documentation de sa recherche la presse culturelle des années 1944-1948 et aussi les principaux journaux des partis (comme "Dreptatea" et "Scânteia", les protagonistes d'une véhémence polémique concernant le destin d'intellectuel et de la culture roumain dans les nouvelles conditions politiques).

Le premier volume, dont le titre est une paraphrase a celui d'essai de Julien Benda,¹⁷ prend la tâche d'identifier les plus importantes préoccupations des intellectuels roumains a la fin de la deuxième guerre mondiale. Il surprend aussi les traits essentiels de la transition d'un climat culturel libre a une vie culturelle restrictive, contrôlée par le parti communiste et par les principes jdanovists.

Le deuxième volume,¹⁸ en utilisant la même base documentaire - parce que les sources archivistiques était, a ce moment-là, encore peu disponibles - tente de reconstituer les "dossiers" des quelques intellectuels importants: la "récupération", la contestation et la ré-récupération de Tudor Arghezi;¹⁹ la conversion du critique littéraire George Călinescu;²⁰ la "déviation" des quelques jeunes poètes proletcultists, dont la plus importante est Nina Cassian;²¹ la suppression de certaines publications culturelles. Ce deuxième volume se propose de surprendre le moment même de l'instauration du contrôle communiste sur la vie culturelle roumaine.

Ana Selejan a le mérite de ne pas prêter attention aux préjugés. Elle s'efforce a ne poser pas des étiquettes déshonorantes et de présenter de la manière la plus équilibrée possible les points de vue de tous les acteurs. Pourtant, après sept ans de la parution, son livre a au moins deux inconvénients: ses sources documentaires sont insuffisantes et unilatérales et, de plus, l'auteur n'a pris pas le délai nécessaire pour les mettre en ordre et les soumettre a une analyse complète. Le livre semble trop souvent être une collection des citations sur un thème donné. Du côté de la documentation, aussi comme du côté méthodologique, le livre est, sans doute, surannée.

En 1995, une autre livre sur le sujet du proleto-cultisme roumaine a paru aux éditions Humanitas.²² Son auteur, Marin Ni]escu était un critique littéraire bien connu

¹⁶Ana Selejan, **Rom=nia ;n timpul celui de-al doilea r\zboi cultural**, vol. I, **Tr\darea intelectualilor**, Sibiu, Éditions Transpres, 1992; vol. II, **Reeducare [i prigoan**, Sibiu, Éditions THAUSIB, 1993;

¹⁷Julien Benda, **Tr\darea c\rturarilor**, Bucarest, Éditions Humanitas, 1992;

¹⁸Ana Selejan, **Op.cit.**, vol. II;

¹⁹Le poète Tudor Arghezi (1880-1967), bien qu'honoré et flatté par les communistes après 1944, ne s'a pas aisément laissé convaincu des vertues du communisme. Brutalement critiqué en 1948 par le journaliste communiste Sorin Toma, Arghezi passe par une période de silence en 1948-1956;

²⁰George Călinescu (1899-1965), le critique littéraire le plus respectable a l'époque, auteur d'une monumentale **Histoire de la littérature roumaine**. Tempérament orgueilleux et instable, Călinescu a été plus facile a convaincre par les communistes qu'Arghezi. Mais le même tempérament lui a causé des troubles de la part des journaux communistes après 1944;

²¹Nina Cassian (1924-) faisait partie de la jeune génération des proleto-cultistes dont le PCR a eu les "tempérer l'enthousiasme et l'excès de zèle. Voir pour des détails le dernier chapitre de ce projet;

²²Marian Ni]escu, **Sub zodia proleto-cultismului. Dialectica puterii**, Bucarest, Éditions Humanitas,

dans la branche. Le livre a été écrit en 1979 mais sa parution n'a été jamais acceptée par la censure communiste. L'année de la chute du communisme, 1989, a été aussi l'année de la morte de son auteur. Le volume paru à Humanitas contient aussi un deuxième essai de Ni]escu, **Dialectica puterii (La dialectique du pouvoir)**, achevé en 1988. Cet essai qui décrit les moyens insidieux de la propagande du parti ne fait que partiellement l'objet de notre intérêt. Mais la première partie du volume fait une analyse détaillée du phénomène proleticultist en Roumanie. Bien que ses sources ont été encore moins que ceux d'Ana Selejan - à cause de la période où il a écrit - l'ouvrage de Ni]escu est mieux rédigé et plus systématisé. Sa solide formation de critique et la bonne connaissance de l'histoire de la littérature roumaine ont beaucoup contribué à son démarche scientifique. De plus, l'étude de Marin Ni]escu a deux très utiles annexes, indispensables pour tout chercheur qui voudrait approfondir le sujet: des "portraits" littéraires des écrivains roumains convertis au proleticultism, complétés par des fragments de leurs plus importants articles et aussi une bibliographie de chaque écrivain présenté.

Ni Ana Selejan, ni Marin Ni]escu ne sont intéressés par les biographies de leurs personnages avant 1944. S'ils l'auraient fait, ils découvriraient de très intéressants traits de continuité, du côté de leur profil psychologique, aussi comme de leurs expressions publiques.

Les deux auteurs se sont bornés à décrire seulement la "rhinocérisation" des écrivains; aucun d'eux n'a prouvé d'intérêt pour d'autres segments de l'intellectualité roumaine.

Un ouvrage publié par l'historien exilé Vlad Georgescu²³ - ancien directeur de la section roumaine de radio "L'Europe Libre" - fait une brève esquisse de la situation de l'historiographie et des historiens roumaine pendant les années du communisme. Il décrit, dans ses grandes lignes, le processus d'asservissement des historiens et de l'historiographie par le pouvoir communiste. L'étude de Georgescu n'a bénéficié lui non plus de l'apport des archives, mais son auteur a été lui-même un des témoins et des victimes du régime communiste. Il décrit d'une manière générale la "soviétisation" de l'historiographie roumaine dès 1944: d'abord prudemment à des petits pas, puis, dès la fin des années '40, de plus en plus brutalement.

L'étude de Georgescu a comme sujet principal le processus de "nationalisation" de l'historiographie roumaine pendant les années du régime Ceau]escu. Pour notre ouvrage - confronté avec la pauvreté des sources et donc avec la difficulté de se fixer des points de repère scientifique - c'est le premier chapitre qui intéresse. Dans ce chapitre, on survole rapidement mais d'une manière avisée les années 1944-1960, en décrivant les principales rouages et méthodes de la "soviétisation" de l'historiographie roumaine, les

²³Vlad Georgescu, **Politica și istorie. Cazul comuniștilor români. 1944-1947**, Bucarest, Éditions Humanitas, 1991;

principaux acteurs - intellectuels et activistes du parti - les destins paradoxaux des certains de ces personnages. Georgescu surprend le moment même où l'historiographie roumaine - jusque là une discipline scientifique parmi d'autres - devient l'instrument et l'annexe de la propagande du parti. Mais son intérêt ne va plus loin de 1944, même si parmi les membres du PCR d'entre-guerre s'est trouvé au moins un historien important, membre du parti et représentant des antifascistes roumains dans le Comité International Antifasciste de Paris: Petre Constantinescu Iași.

Il y a encore deux études moins étendues et malheureusement moins connues - publiées par deux jeunes chercheurs: Dănuț Doboș,²⁴ archiviste aux Archives Nationales d'Jassy et doctorant à la Faculté d'Histoire d'Jassy et aussi Mihai Dorin,²⁵ lecteur à la Chaire des Sciences socio-humaines de l'Université Politehnique "Gheorghe Asachi" d'Jassy. Tout au long d'une série de quatre articles, Dănuț Doboș s'occupe - en bénéficiant d'une base documentaire solide, des sources d'archives inédites pour la plupart - de la problématique des ingérences du parti communiste dans la vie universitaire d'Jassy pendant les années 1944-1960. Un de ces articles concerne exclusivement les épurations politiques dont les victimes ont été les professeurs et les étudiants de l'Université d'Jassy.

L'étude de Mihai Dorin est plus restreinte comme domaine d'intérêt. Il décrit strictement l'atmosphère existante à l'École Polytechnique d'Jassy pendant les années 1944-1948, les conséquences de la rupture avec la vie scientifique européenne, de la politique des cadres menée par PCR, de l'immixtion du politique en général sur une institution d'enseignement traditionnelle du pays. La base documentaire de l'article de Mihai Dorin est aussi solide et pour la plupart inédit.

Il faudrait aussi faire une mention pour un autre article, publié dans "**Arhivele Totalitarismului**" par un professeur universitaire de Suceava, Constantin Șerban.²⁶ Il fait une étude assez détaillée sur les épurations politiques de la Faculté d'Histoire de Bucarest pendant les années 1944-1952: l'élimination de certains professeurs "politiquement discrédités", les échanges dramatiques survenus dans la structure organisationnelle de la faculté et aussi dans la structure des programmes d'études. Parmi d'autres sources documentaires, Constantin Șerban a utilisé des documents inédits

²⁴Dănuț Doboș, **Epurările la Universitatea din Iași. 1949-1960 (Épurations à l'Université de Jassy. 1949-1960)**, dans "Arhivele Totalitarismului", An II, no. 1-2/1994, p. 44-59; **Idem, Ingerințele politice în viața universitară românească 1944-1964, (Ingérence politique dans la vie universitaire roumaine. 1944-1964)**, dans "Arhivele Totalitarismului", An II, no. 4/1994, p. 28-32; **Idem, Învățământul superior românesc. Strategia purificărilor. 1956-1964. I (L'enseignement supérieur de Jassy. La stratégie des épurations. 1956-1964. I)**, dans "Arhivele Totalitarismului", An III, no. 4/1995, p. 28-39; **Idem, Traumele învățământului superior românesc. 1956-1964. II (Les traumatismes de l'Enseignement supérieur de Jassy. 1956-1964. II)**, dans "Arhivele Totalitarismului", An IV, no. 1/1996, p. 22-34;

²⁵Mihai Dorin, **Politicizarea învățământului românesc. Coala politehnică "Gh. Asachi" din Iași (La politisation de l'Enseignement roumain. L'école polytechnique "Gh. Asachi" de Jassy)**, dans "Arhivele Totalitarismului", An III, no. 3/1995, p. 59-68;

²⁶Constantin Șerban, **Epurarea cadrelor didactice de la Facultatea de Istorie din București. 1945-1952 (L'Épuration des professeurs de la Faculté d'Histoire du Bucarest. 1945-1952)**, dans "Arhivele Totalitarismului", An IV, no. 21/1998, p. 51-75;

des archives du Rectorat de l'Université de Bucarest.

Tous ces trois études s'intéressent seulement aux actions des autorités et presque jamais aux réactions du système universitaire ou de ses représentants face à la politique des communistes. On peut se faire une idée - même si seulement partielle - de ce dernier aspect en parcourant une étude récemment publiée par Constantin Moraru,²⁷ un jeune chercheur d'Archives Nationales de Bucarest. Son étude fait une analyse pertinente d'un document découvert dans les archives de la Section de la Propagande et Agitation du Comité Central du PCR. Il s'agit d'un rapport daté en 1955, écrit par le sociologue Mihail Ralea sur l'attitude des intellectuels roumains vis-à-vis du régime communiste. L'étude éclaire partiellement le problème de la psychologie des intellectuels "convertis", même si lui seul ne peut pas tirer au clair le sujet entier.

Je voudrais aussi attirer l'attention sur quelques études publiées eux aussi dans le dernier numéro d'**Analele Sighet (Annales Sighet)**. Il s'agit, d'abord, d'une étude écrite par Petre Popescu-Gogan et Claudia Ilie-Voiculescu, concernant les conséquences de la stalinisation sur l'activité et la structure de l'Académie Roumaine.²⁸ Une autre étude, également intéressante, est celle de Dumitru B\u0105an, sur le culte de Staline dans la littérature roumaine des années 1945-1950.²⁹ Le chercheur Mircea Popa attaque le sujet délicat des avatars politiques de l'écrivain Petru Dumitriu, un des cas emblématiques pour le destin des écrivains roumains pendant la période communiste.³⁰

Avec ces considérations, on a déjà tracé les lignes les plus importantes de la nouvelle historiographie roumaine sur le sujet qui nous intéresse.

Il serait également utile de présenter quelques autres ouvrages qui s'occupent des sujets complémentaires et qui sont aussi écrits par des auteurs roumains. Il y a, d'abord, le livre de Stelian \u021anase, **Anatomia mistific\u0103rii**,³¹ un livre qui se trouve au point de rencontre du démarche d'historien avec le démarche du journaliste. Le livre a comme point central le procès d'un groupe des intellectuels "incommodes", dont le plus connu était Constantin Noica. \u021anase confronte les témoignages des victimes, ceux des fonctionnaires du parti, quelques fragments des documents, tout encadré par les commentaires pertinents de l'auteur.

Stelian \u021anase est également l'auteur d'un autre livre, cette fois-ci purement scientifique, sur l'interaction de la politique du PCR avec les élites de la société roumaine

²⁷Constantin Moraru, **Cum erau trata\u021bi intelectualii rom\u00e2ni de c\u00e2tre partidul unic (Le traitement appliqué aux intellectuels roumains par le parti unique)**, dans "Analele Sighet", 7, Funda\u021bia Academia Civic\u0103, 1999, p. 864-871;

²⁸Petre Popescu-Gogan, Claudia Ilie-Voiculescu, **Cultul lui Stalin la Academia RPR [i consecin\u021bele lui \u021n evolu\u021bia ulterioar\u0103 a Academiei (Le culte de Staline à l'Académie Roumaine et ses conséquences pour l'évolution ultérieure de l'Académie)**, *Ibidem*, p. 872-888;

²⁹Dumitru B\u0105an, **Stereotipia literaturii cultului personalit\u0103\u021bi (La stéréotypie de la littérature du culte de la personnalité)**, *Ibidem*, p. 801-815;

³⁰Mircea Popa, **Petru Dumitriu \u021ntr-o m\u00e2rire [i dec\u00e2dere (Petru Dumitriu - Grandeur et décadence)**, *Ibidem*, p. 828-838;

³¹Stelian \u021anase, **Anatomia mistific\u0103rii. 1944-1989**, Bucarest, Éditions Humanitas, 1997;

pendant les années 1948-1965.³² Ses deux ouvrages font des précisions indispensables pour le cadre historique général d'après 1944.

Pour la vie culturelle d'entre-guerres, l'ouvrage fondamental d'Irina Livezeanu³³ s'attache au problème de la conversion des jeunes intellectuels roumains à la droite politique. C'est un des sujets favoris des chercheurs roumains pendant ces derniers dix années. La livre de Livezeanu s'intéresse aussi - d'une manière passagère mais bien documentée - au sujet de la gauche autochtone, en observant de très intéressants connexions et conditionnements des deux phénomènes. Vue, qu'il n'y a pas encore des études plus étendus sur le sujet de la gauche culturelle roumaine d'entre-guerres - des études pas viciés par la propagande communiste, bien sûr - l'ouvrage de Livezeanu pourrait ouvrir quelques pistes utiles pour la recherche.

Les ouvrages étrangères concernant la culture roumaine sous le régime communiste sont peu nombreuses. Et un ouvrage sur le phénomène intellectuel de gauche en Roumanie manque complètement à l'heure présente. Aucun auteur roumain ou étranger ne s'est montré intéressé de ce sujet jusqu'au présent. Heureusement la situation n'est pas la même pour les autres pays de l'Est. Les études sur les intellectuels de Pologne, Hongrie ou l'ex-Tchécoslovaquie peuvent offrir des pistes et des modèles de recherche très utiles aux historiens roumains.

En ce qu'il concerne, la littérature de spécialité étrangère sur le communisme roumain, elle se résume à quelques discussions générales et - plus proche de notre sujet, mais sans le concernant directement - quelques ouvrages sur le nationalisme culturel du régime Ceau[escu. On va mentionner seulement les plus importantes d'eux. Le chercheur américain, Katherine Verdery, bonne connaisseuse des réalités de la Roumanie communiste, est l'auteur d'un livre intitulée **Compromis [i rezisten]\ (Compromis et résistance)**.³⁴ La principale qualité de ce livre est la méthode de recherche très judicieuse. Comme l'historiographie roumaine de nos jours manque en général de la méthode, il serait désirable que l'exemple de Verdery soit suivi par les chercheurs autochtones. Pour notre sujet, les considérations introductives de Verdery sur la politique culturelle du PCR peuvent être valorifiées d'une manière profitable.

La même Katherine Verdery est l'auteur d'une étude publiée à Jassy, en 1987, concernant les débats culturels sur l'identité des roumains pendant les années 1900-1944.³⁵ Cet étude, rédigé en anglais, ne se borne pas - à la différence de la plupart des

³²Stelian Tănase, **Elite [i societate. Guvernarea Gheorghiu-Dej. 1948-1965 (Elites et société. Le gouvernement Gheorghiu-Dej. 1948-1965)**, Bucarest, Éditions Humanitas, 1998;

³³Irina Livezeanu, **Cultur\ [i na]ionalism ;n Rom=nia Mare. 1918-1930**, Bucarest, Éditions Humanitas, 1998;

³⁴Katherine Verdery, **Compromis [i rezisten]\. Cultura rom=n\ sub Ceau[escu**, Bucarest, Éditions Humanitas, 1994;

³⁵Katherine Verdery, **The Rise of the Discourse about Romanian Identity: Early 1900s to World War II**, dans **Rom=ni ;n istoria universal\ (Les Roumains dans l'histoire universelle)**, vol. II₁, Université "Al. I. Cuza", Iassy, 1987, p. 89-136;

autres - a la culture de la droite ou a ses représentants. Verdery présente toutes les position face a la problème de l'identité nationale des roumains, formulées par tous les courants culturels d'entre-guerres. Donc, son étude est également important pour notre sujet. De plus, même s'il a paru en Roumanie d'avant 1989, son auteur ne fait pas beaucoup de compromis a la propagande officielle, donc l'étude peut être entièrement utilisé.

Une deuxième ouvrage importante appartient a Alexandra Laignel-Lavastine.³⁶ Ce livre est rélévant pour notre recherche seulement dans la mesure où il décrit un phénomène psychologique presque général dans le cas des intellectuels roumains: leur disponibilité de consentir a la position officielle du PCR si celui-là les offrait l'illusion d'une continuité avec le système des valeurs de la culture roumaine d'avant la communisation. C'est un des traits qu'on ne peut pas négliger quand on veut comprendre l'attitude des intellectuels roumains face au communisme.

Un livre avec un sujet plus général - le rôle de la Securitate comme appui du régime Ceau[escu - a paru d'abord aux Etats-Units (en 1995), puis en Roumanie (en 1998), ayant comme auteur un autre chercheur américain, Denis Deletant.³⁷ Les chapitres 6ème et 7ème de l'édition roumaine s'occupe du sujet délicat du conformisme et de la disidence des intellectuels roumains. Deletant fait des références intéressantes aux années '50. Bien sûr on va essayer valorifier ses considérations dans cette ouvrage-ci.

La française Catherine Durandin, auteur d'une **Histoire des Roumains** paru a Jassy en 1998,³⁸ fait des considérations passagères - mais pas moins pertinentes - sur les relations du phénomène culturel avec le politique dans la Roumanie d'entre-guerre et aussi dans la Roumanie communiste.

Les livres écrit par des auteurs étrangers sur le sujet de les relations entre les intellectuels et le communisme dans autres espaces culturels de l'Europe de l'Est sont des sources d'information indispensables. Deux livres pareil, écrites par deux auteurs hongrois, se sont montrés extrêmement utiles pour notre recherche. Le livre de Miklos Haraszt, **The Velvet Prison: Artists under State Socialism**,³⁹ paru a New York en 1987, est en fait un essai sur les conditionnements et les contraintes dont l'intellectuels subit dans une société communiste. Le vast étude de Miklos Molnár⁴⁰ a comme sujet principal la formation de la société civile en Hongrie et Pologne, comme alternative au système totalitaire. Les souschapitres 3, 5 et 6 du chapitre IIème décrivent le processus de communisation de la culture polonaise et de la culture hongroise. Les analogies avec le

³⁶Alexandra Laipel-Lavastre, **Filozofie [i na]ionalism. Paradoxul Noica (Philosophie et nationalisme. Le paradoxe Noica)**, Bucarest, Éditions Humanitas, 1998;

³⁷Dennis Deletant, **Ceau[escu [i Securitatea. Constr=ngere [i diziden]\ ;n Rom=nia anilor 1965-1989 (Ceau[escu et la Securitate. Contrainte et disidence dans la Roumanie des années 1965-1989)**, Bucarest, Éditions Humanitas, 1998;

³⁸Catherine Durandin, **Istoria Rom=nilor (L'Histoire des Roumains)**, Jassy, Institutul European, 1998;

³⁹Miklos Haraszt, **The Velvet Prison: Artists under State Socialism**, New York, A New Republic Books/Basic Books, 1987;

⁴⁰Mikos Molnar, **La démocratie se lève a l'Est. Société civile et communisme en Europe de l'Est: Pologne et Hongrie**, Paris, Presses Universitaires de France, 1990;

cas roumain - surtout en ce qu'il concerne les suspicions manifestées par les intellectuels au début de la communisation et la politique modérée des communistes jusqu'en 1948 sont parfois frappantes.

Un livre très important, dont la traduction roumaine a paru en 1997 est celui de Stephen Koch, **La fin de l'innocence. Les intellectuels de l'Occident et la tentation stalinienne**.⁴¹ Koch présente les techniques d'influence et le contrôle exercé par le Komintern sur les intellectuels occidentaux. Ces techniques se retrouvent pour la plupart dans la propagande du PCR destinée aux intellectuels roumains et l'inspiration soviétique de telles méthodes est déjà une certitude.

Pour la propagande du "front antifasciste" et son impact sur les intellectuels européens, les chapitres 7^{ème} et 8^{ème} du livre fondamental de François Furet, **Le passé d'une illusion**⁴² sont édificateurs.

*

*

*

Si les études roumaines publiées après 1989 s'attache surtout à la relation établie entre les intellectuels et le pouvoir communiste après 1944, pour les études rédigées avant 1989 la situation est tout à fait différente. Ces études-ci tentent à considérer les années d'entre-guerres comme "l'âge d'or" d'antifascisme roumain mené par "la sagesse" du parti communiste (l'image est bien sûr la création de la propagande). On va essayer de présenter en bref l'historiographie communiste du sujet. Il faut dire tout d'abord qu'elle a une crédibilité restreinte. Les études rédigées pendant les années '50 sont plutôt révélatrices pour les mentalités qu'ils éprouvent que pour leur valeur scientifique. On va les analyser ici pour avoir une meilleure image sur l'évolution de l'historiographie communiste de notre sujet.

Aussi il faudrait préciser que la position de PCR face à sa propre histoire a été, tout au long des 50 années du pouvoir communiste, marquée plutôt d'incertitude et d'une préoccupation quasi-permanente pour cacher les réalités. Profondément impopulaire avant - et même après - 1944, le PCR a essayé, après son arrivée au pouvoir, de créer une mythologie convenable de son propre point de vue aussi comme du point de vue de l'histoire du pays. Son essai a été pour la plupart un échec. C'est pourquoi, au fur et à mesure que son image s'est dépréciée, le pouvoir communiste est devenu de plus en plus

⁴¹Stephen Koch, *Sfârșitul inocenței. Intelectualii din Occident [i tenta]ia stalinistă. 30 de ani de război secret (La fin de l'innocence. Les intellectuels de l'Occident et la tentation stalinienne. 30 ans de guerre secrète)*, Bucarest, Éditions Albatros et Universal Dalli, 1997;

⁴²François Furet, *Trecutul unei iluzii. Eseu despre ideea comunistă în secolul XX (Le passé d'une illusion, Essai sur l'idée communiste au XX^{ème} siècle)*, traduction roumaine, Bucarest, Éditions Humanitas, 1996;

préoccupé d'une réinterprétation convenable de l'histoire de la Roumanie en général.⁴³

On va mentionner seulement les plus importantes études produits par l'historiographie communiste sur le sujet des intellectuels de gauche d'entre-guerres. Leur nombre est assez grand: pour les années 1970-1989 j'ai réussi d'identifier seulement dans la collection de **Revista Istoric** (la publication de la Section d'Histoire et Archéologie de l'Académie Roumaine) et de **Magazin Istoric** (la seule revue de popularisation de l'histoire avant 1989, qui avait un rôle de propagande mais aussi une certaine crédibilité scientifique) un nombre de 41 de tels articles. Presque le même nombre d'articles, pour la même période, a été publié dans la revue **Anale de Istorie**, publication de l'Institut des Etudes Historiques et Socio-Politiques du Comité Central du PCR. Beaucoup de ces articles ne sont pas rélevants du point de vue scientifique.

On va présenter par la suite seulement les ouvrages écrits par les historiens communistes les plus connus.

Le premier et peut-être le plus avisé d'eux - parce qu'il a directement participé aux événements d'avant 1944 - est Petre Constantinescu-Ia[i]. A la différence de son successeurs, Constantinescu-Ia[i] a fini ses études en histoire dans l'atmosphère culturelle ouverte et fertile de la Roumanie d'entre guerres (en 1925, il a soutenu son thèse de doctorat devant une commision dont faisait partie Gheorghe Br\cianu, l'historien le plus connu de la jeune génération d'entre-guerres). Membre du PCR dès le moment de sa formation (1921), membre du Comité International Antifasciste, condamné en 1936 pour son activité communiste, détenu dans le camp de Târgu Jiu pendant la deuxième guerre mondiale, il devient après 1944 une des sommités du régime communiste (ministre de la Propagande et vice-président de la Grande Assemblé Nationale) et aussi un des historiens officiels du régime. De ses nombreuses ouvrages, deux sont particulièrement importants pour notre sujet: **Organiza]ii de mas\ legale conduse de PCR ;n anii 1932-1938** (livre paru en 1952) et **Lupta pentru formarea frontului popular ;n Rom=nia** (paru en 1968).⁴⁴ Les deux livres ont été édités par l'Académie Roumaine parce que leur auteur était parmi d'autres hautes fonctions, un des "immortels" du régime. Ils offrent le point de vue des communistes sur le sujet de l'intellectualité antifasciste: l'activité des certains organisations culturelles comme "Amicii URSS" (Les Amis de l'Union Sovietique) et l'épisode de la "lutte" antifasciste, si riche en effets de propagande et si bien exploité par les communistes.

Sur le sujet des "organisations de masse légales" menés de l'ombre par le PCR,

⁴³Voir en ce sens Vlad Georgescu, *Op.cit.*, p. 66-116;

⁴⁴Petre Constantinescu-Ia[i], **Organiza]ii de mass\ legale conduse de PCR ;n anii 1932-1938 (Organisations de masses légales menées par le PCR pendant les années 1932-1938)**, Bucarest, Éditions de l'Académie de RPR, 1952; *Idem*, **Lupta pentru formarea frontului popular ;n Rom=nia (La lutte pour la creation du Front populaire en Roumanie)**, Bucarest, Éditions de l'Académie de RPR, 1968;

revient, en 1967, Titu Georgescu, un autre historien "officiel" du régime.⁴⁵ Son ouvrage avait, tout d'abord, la tâche d'illustrer la nouvelle direction de la propagande. Par rapport à Petre Constantinescu-Iași, Georgescu se borne à une période moins étendue: les années 1932-1934. De plus, son livre est mieux documenté, parce que dans l'intervalle le PCR avait constitué ses propres archives, gérés par l'Institut des Etudes Historiques et Socio-Politiques du Comité Central du PCR (ISISP). Le livre de Georgescu apporte donc un plus d'informations, mais aussi une langue de bois bien perfectionnée, qui fait encore plus difficile à saisir la limite entre les réalités et la propagande.

À la fin des années '70, il y a deux livres concernant la vie universitaire de Cluj et Jassy pendant la période d'entre-guerres.⁴⁶ Pendant les années '70, les historiens du régime ont commencé à tâter le terrain pour s'évader de la contrainte d'une politique culturelle de plus en plus rigide. L'auteur des deux livres mentionnés a voulu, en fait, écrire une histoire du mouvement universitaire de droite, sujet jusqu'à présent prohibé par les commandements de la propagande. Il a fini bien par réaliser une présentation parallèle des mouvements de droite et de gauche dans les deux cités universitaires, en donnant la primauté à la gauche. Bien sûr l'image et l'importance de la gauche universitaire d'entre-guerres sont bien exagérées dans ces livres. Ils restent pourtant parmi les quelques livres encore cités par les chercheurs même après 1989.

En 1981, ISISP revient sur le sujet des "organisations de masse" et publie un recueil d'études encore plus vaste et plus orgueilleux du point de vue de la propagande.⁴⁷

En 1984, Mihail E. Ionescu - officier et historien dont la position publique a connu une remarquable ascendance après 1989 - fait paraître son thèse de doctorat, sous le titre: **Puterea cuvântului, Propaganda mișcării de rezistență din România (1940-1944)**.⁴⁸ Le titre est assez exagéré, parce qu'en Roumanie n'a jamais existé un véritable mouvement de résistance. Aussi le livre n'échappe pas aux interprétations forcées et à la politisation de circonstance. Mais, le principal mérite de son auteur est celui d'avoir recueilli et systématiser une très vaste documentation: archives, presse, études et ouvrages concernant les méthodes de la propagande antifasciste et ses acteurs les plus importants. Le livre fournit aussi des détails sur l'engagement des intellectuels dans les efforts faits pour coaguler les positions

⁴⁵Titu Georgescu, *Organizații de masă legale conduse de PCR. 1932-1934 (Organisations de masses légales menées par le PCR. 1932-1934)*, Bucarest, Éditions Politic, 1967;

⁴⁶Stelian Neagoe, *Triumful răzmerișilor împotriva violenței. Viața universitară în perioada interbelică (Le triomphe de la raison contre la violence. La vie universitaire de Jassy pendant la période d'entre-guerres)*, Bucarest, Éditions Cartea Românească, 1944; *Idem, Viața universitară clujeană interbelică (Triumful răzmerișilor împotriva violenței) (La vie universitaire de Cluj. Le triomphe de la raison contre la violence)*, vol. I-II, Cluj, Éditions Dacia, 1980;

⁴⁷ISISP, *Organizații de masă legale și ilegale create, conduse și influențate de PCR. 1921-1944 (Organisations de masses légales et clandestines créées, menées et influencées par le PCR. 1921-1944)*, vol. I-II, Bucarest, Éditions Politic, 1981;

⁴⁸Mihail E. Ionescu, *Puterea cuvântului. Propaganda mișcării de rezistență din România. 1940-1944 (Le pouvoir de la parole. La propagande du mouvement de résistance en Roumanie. 1940-1944)*, Bucarest, Éditions Enciclopedic, 1984;

antifascistes pendant les années de l'alliance roumaino-allemande.

On va s'arrêter dans ce point - sans les épuiser, pourtant - avec le passage en revue des ouvrages de spécialité. Une liste plus vaste se trouve dans la section de bibliographie.

*

*

*

Il faut passer maintenant à une section aussi importante que séduisante: les mémoires.

La plupart des intellectuels roumains ont été réservés devant l'idée d'écrire leurs mémoires avant 1989. Ceux qui l'ont pourtant fait - comme Iorgu Iordan⁴⁹ ou Mihail Cruceanu⁵⁰ - ont eu à affronter une double censure: celle de leur propre peur de ne pas déranger les susceptibilités du parti et la censure proprement-dite, assez redoutable et dont les critères n'étaient toujours entièrement claires. C'est pourquoi, concurremment à la subjectivité inhérente pour ce genre des sources, les mémoires publiés avant 1989 introduisent un deuxième facteur d'incertitude. On va expliquer par un exemple. Dans la troisième volume de ses **Mémoires**, publié en 1979, le linguiste Iorgu Iordan raconte le "tremblement" produit parmi les spécialistes roumains à cause du "détronement" de la théorie de N.I. Marr, en 1950, par la brochure de Stalin, **Le marxisme et les problèmes de la linguistique**.⁵¹ Iordan, qui était à ce moment-là le directeur de l'Institut de Linguistique de Bucarest, fut la première victime d'un tel changement. Mais, il présente les faits en suggérant qu'il a été victimisé justement parce qu'il a essayé de résister au marxisme. Or, la vérité est totalement différente: après la parution de la brochure de Stalin, devenue la nouvelle "Bible" des linguistes communistes, les épurations ont visé, avant tout, les zélés disciples de Marr. Parmi eux: Iordan et ses deux collègues, Alexandru Graur et Alexandru Rosetti. Après 1989, les archives ont confirmé cette dernière version de la mésaventure.⁵²

Une autre mémorialiste d'avant 1989, Mihail Cruceanu, élude lui aussi soigneusement les épineux problèmes des années de clandestinité, même si on pourrait supposer qu'il les avait connus mieux que beaucoup d'autres.

Après 1989 on assiste à une explosion salutaire des mémoires des anciens chefs communistes, aussi bien que des intellectuels. La plupart de ces mémoires sont devenus

⁴⁹Iorgu Iordan, **Memorii (Mémoires)**, vol. I-II, Bucarest, Éditions Eminescu, 1977; vol. III, Bucarest, Éditions Eminescu, 1979;

⁵⁰Mihail Cruceanu, **De vorbă cu trecutul (Interrogation du passé...)**, Bucarest, Éditions Minerva, 1977;

⁵¹Iorgu Iordan, **Op.cit.**, vol. III, p. 94-114;

⁵²Gheorghe Buzatu, Mircea Chirițoiu, **Agresiunea comunismului în România. Documente din arhivele secrete: 1944-1989 (L'agression du communisme en Roumanie. Documents des archives secrètes: 1944-1989)**, vol. II, Bucarest, Éditions Paideia, 1998, p. 66-73;

des véritables best-sellers. Il y a des auteurs comme Silviu Brucan,⁵³ qui les ont publiés dès les premières années de liberté, mais leur sincérité est toujours discutable. D'autres ont préférés les services des journalistes ou des historiens intéressés en l'histoire orale. Parmi les plus méritants témoignages de ce genre se trouve les livres-interviews de Lavinia Betea (véritable Teresa Toránska à la roumaine) avec Ion Gheorghe Maurer et Alexandru Bârladeanu.⁵⁴ L'interview s'est révélé plus utile que le procédé de l'auto-interrogation: la curiosité souvent incommode de journaliste oblige le protagonistes de la remémoration de s'arrêter même sur les sujets les moins agréables. Bien sûr, parfois - comme dans le cas de Maurer, par exemple - l'habileté du journaliste n'a pu pas entièrement vaincre la versatilité de l'ancien chef communiste. Un cas original est celui de l'ancien nomenklaturist Dumitru Popescu qui, en 1993, a choisi s'interviewer lui-même, en inventant un faux journaliste comme l'autre personnage de son interrogation.⁵⁵

Je voudrais aussi faire une mention pour l'interview imprégné de bohème pris par la journaliste Diana Turconi au poète Geo Bogza, en 1996, peu avant sa mort.⁵⁶

En 1999, un volum de mémoires et souvenirs écrits par Mihai Beniuc ne fait pas excès de sincérité.⁵⁷ Le vieux proleticultiste désabusée et désenchanté pendant les dernières années de sa vie, n'a trouvé pas la force de se faire une analyse honnête. Plus honnêtes sont les mémoires de Pavel }ugui, ancien responsable des problèmes culturels pendant les années '50.⁵⁸

Encore plus difficile à saisir est la véridicité des mémoires écrits comme des "bildungs-romans". C'est le cas de Francisc Munteanu,⁵⁹ avant 1989, et de Titus Popovici,⁶⁰ après 1989. Tous les deux ont fait partie de la "jeune garde" proleticultiste. Munteanu se transpose en un véritable héros de roman d'aventures. Titus Popovici prouve de talent et d'humour, mais également un constant souci de se disculper d'une manière convaincante.

Malgré ces difficultés, les mémoires des intellectuels de gauche restent pourtant de sources d'information indispensables. Les détails qu'elles contiennent sont le plus souvent

⁵³Silviu Brucan, *Generația irosită. Memorii (La génération gaspillée. Mémoires)*, Bucarest, Éditions Universul & Calistrat Hoga[, 1992;

⁵⁴Lavinia Betea, *Maurer în lumea de ieri. Mărturii despre stalinizarea României (Maurer et le passé. Témoignages sur la stalinisation de la Roumanie)*, Arad, Éditions Ioan Slavici; *Idem, Alexandru Bârlădeanu despre Dej, Ceaușescu (Alexandru Bârlădeanu sur Dej, Ceaușescu et Iliescu)* Bucarest, Éditions Evenimentul Românesc, 1997;

⁵⁵Dumitru Popescu, *Am fost în cioplitor de himere (Moi-aussi j'étais sculpteur des chimères)*, Bucarest, Éditions Expres, 1993;

⁵⁶*Eu sunt în ținta. Geo Bogza în dialog cu Diana Turconi (C'est moi la cible. Geo Bogza en dialogue avec Diana Turconi)*, Bucarest, Éditions Du Style, 1996;

⁵⁷Mihai Beniuc, *Sub patru dictaturi (Sous quatre dictatures)*, Bucarest, Éditions Ion Cristoiu, 1999;

⁵⁸Pavel }ugui, *Istoria în literatura sub regimul comunist (L'Histoire et la littérature sous le régime communiste)*, Bucarest, Éditions Ion Cristoiu, 1999;

⁵⁹Francisc Munteanu, *Oameni, fapte, amintiri (Hommes, faits, souvenirs)*, vol. I, Bucarest, Éditions Cartea Românească, 1981; *Idem*, vol. II, Bucarest, Éditions Cartea Românească, 1985;

⁶⁰Titus Popovici, *Disciplina dezordinii (La discipline de la désordre)*, Bucarest, Éditions Marina de scris, 1998;

impossible de retrouver dans des autres sources. Et même leur subjectivité et les réticences qu'elles éprouvent peut être importantes dans le contexte.

*

*

*

La presse est une autre source essentielle pour notre recherche. Mais, en la lisant, le chercheur a toujours des obstacles à dépasser. Il faut, par exemple, comprendre correctement la vraie influence exercée par la presse de gauche d'entre-guerres ou les vraies significations et implications politiques au-delà des polémiques de la presse culturelle d'après 1944.

Avant et même immédiatement après 1944, les publications de gauche étaient assez nombreuses. Mais le traitement que les historiens leur ont appliqué a été bien différent. Ainsi, pour les publications de gauche d'entre 1921-1944 (l'année 1921 est la date de la formation de PCR) les historiens communistes ont dressés des chrestomaties et des catalogues. Pour les années 1932-1938, Petre Constantinescu-Iași a identifié 115 publications, dont il a catalogué 92.⁶¹ Quelques ans plus tard, Titu Georgescu et Mircea Ioanid ont catalogué un nombre de 226 publications parues entre 1931-1944.⁶²

Pour la presse culturelle des années 1944-1948 - les publications de gauche contrôlées ou en train d'être soumises au contrôle du parti communiste - de tels catalogues n'existent pas. Après 1948, la liberté de la presse a été supprimée, aussi comme beaucoup de publications et de maisons d'édition, le contrôle du parti sur la vie culturelle a devenu total, donc la situation du nombre des publications s'est simplifiée: il n'y a pas plus que quelques publications bucarestoises d'une certaine importance (comme "Contemporanul" ou "Gazeta literară", devenue ultérieurement "România literară") quelques revues de province (en général, chaque unité administrative avait sa publication culturelle plus ou moins importante) et bien sûr les publications gérées par les instituts de l'Académie Roumaine. Certains événements culturels - comme, par exemple, le Congrès de l'Union des Écrivains - étaient présentés en détail dans la presse centrale du parti.

Entre 1944-1946, "Dreptatea", le journal du Parti National-Paysan, a essayé désespérément de faire face à la propagande communiste et pro-soviétique. Pendant les deux années jusqu'à sa suspension, le journal a publié des articles critiques, écrits par les intellectuels pas - ou pas encore - convertis au communisme et a porté toute une série de polémiques culturelles avec une finalité politique.

⁶¹Petre Constantinescu-Iași, **Organizații de masă...**, p. 101-153;

⁶²Titu Georgescu, Mircea Ioanid, **Presă PCR [și organizațiile sale de masă]. Prezentare bibliografică (La presse de PCR et ses organisations de masses. 1921-1944. Bibliographie)**, Bucarest, Éditions {tiințific}, 1963;

De tout façon, il ne faut pas se décourager devant le grand nombre des publications de gauche d'entre-guerres, parce qu la plupart d'eux n'ont eu qu'une vie très courte. La majorité de ces publications n'ont vécu que quelques mois, beaucoup même un seul mois; ceux qui ont réussi paraître pendant trois années d'une manière plus ou moins régulière ne sont que des cas exceptionnelles.

Sur le tirage de ces publications on ne sait pas grande chose. Le plus probablement, ils ont parus à très peu exemplaires, à cause de la pauvreté des fonds et non moins par le défaut de lecteurs. Comme le PCR a été tout au long des années d'entre-guerres un parti clandestin, considéré illégal par les autorités roumaines son influence et ses fonds (venus, sans doute, du Moscou) ne pourraient agir sur les publications de gauche qu'indirectement et par des voies secrètes. La peur des autorités devant la possibilité de diffusion des idées bolchevistes a souvent mis fin à la parution des publications de gauche. Le service de la censure et la Direction Générale de la Police n'avait aucune hésitation de suspendre de telles publications quand leurs sympathies communistes devenaient trop évidentes. Le subterfuge trouvé par le PCR a été bien simple: dès qu'une telle publication était suspendue par voie légale, une autre était créée, avec un titre nouveau, mais financée par les mêmes sources et avec la même rédaction.

En fait ces publications éphémères n'ont eu qu'un écho très faible dans la vie publique roumaine. Leur circulation a été toujours limitée à un cercle restreint des lecteurs et il existe des informations que le tirage de certaines d'eux n'était qu'à quelques centaines d'exemplaires. Pourtant, elles ont réuni à l'époque l'intellectualité de gauche. Leur lecture est la plus importante modalité de se rendre compte de la culture politique - d'ailleurs assez éclectique et superficielle - de cette intellectualité. Donc leur importance pour notre recherche est indiscutable.

La plupart des publications de gauche - d'entre-guerres et d'après 1944 - peuvent être lues à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. L'ISISP et les archives du PCR avaient eux aussi, avant 1989, des collections assez importantes de telles publications. Mais, après 1989, ces collections ont été dissipées ou, parfois, même détruites, donc en présent il serait presque impossible de retrouver leurs traces. Il y a aussi quelques titres - surtout pour la période d'entre-guerres - qui, même s'ils sont nommés par l'historiographie communiste ou par les mémoires des certains intellectuels de gauche, n'ont jamais été identifiés dans les bibliothèques ou dans les collections privées.

Le travail du chercheur est partiellement simplifié par les recueils des articles et des documents publiés. En général, les écrits éparpillés dans la presse de gauche ont été recueillis, à des différentes occasions, en volumes. Ainsi, Tudor Arghezi a publié un

volume avec ces articles politiques en 1958.⁶³ En 1971 les articles de George Călinescu,⁶⁴ Valter Roman⁶⁵ et George Macovescu⁶⁶ ont été aussi publiés en des volumes. Pour son 80^{ème} anniversaire, en 1972, l'Académie rend hommage à Petre Constantinescu-Iași et lui fait paraître deux volumes d'articles politiques.⁶⁷

Il y a aussi quelques chrestomathies rédigées avant 1989 et qui contiennent des articles de la presse de gauche. En 1967, Titu Georgescu a fait paraître une telle anthologie des articles de la presse antifasciste où se retrouvent beaucoup d'écrits des intellectuels de l'époque.⁶⁸ En 1975, coordonné par Eugen Marinescu, a paru un volume des articles de la presse littéraire d'entre-guerres.⁶⁹ Et l'Institut d'Histoire et Théorie Littéraire de l'Université de Bucarest a publié en 1984 une chrestomathie de la presse littéraire - de gauche et de droite - des années 1918-1940.⁷⁰ Ce dernier volume est le meilleur et le plus équilibré. Mais il n'échappe non plus au commandement de la censure: les articles de la presse de droite ont été sérieusement estropiés et donc leur sens a été souvent détourné pendant que la presse de gauche occupe une place beaucoup plus importante qu'elle l'a vraiment eue à l'époque. D'ailleurs ce n'est pas le seul cas. Le volume de Tudor Arghezi, paru en 1958, après que son auteur avait passé par le "purgatoire" de l'interdiction n'a inclus que les articles "convenables" pour le régime, sans faire aucune référence à l'épisode de la fin des années '40 où Arghezi a répondu avec beaucoup d'humour et de causticité à ses détracteurs.

La situation est la même pour tous les volumes parus avant 1989. Après cette date, l'intérêt des éditeurs des chrestomathies a été dirigé - et c'est bien explicable parce que le sujet a été longtemps tabou - vers les publications de la droite. L'histoire du PCR et du mouvement de gauche est au présent traitée de prédilection du point de vue politique, dans la mesure où les documents d'archive dévoilent des faits de première importance pour l'histoire de la Roumanie. Autrement dit, c'est le sensationnel - plus ou moins édifiant - qu'emporte. Le sujet des intellectuels de gauche, aussi comme l'histoire intellectuelle du communisme roumain exigent, pourtant, plutôt qu'un coup d'oeil sensationnel, une

⁶³Tudor Arghezi, *Lume veche, lume nouă (Monde vieux, monde nouveau)*, Bucarest, Éditions Tineretului, 1958;

⁶⁴George Călinescu, *Texte social-politice. 1944-1965 (Textes sociaux-politiques. 1944-1965)*, Bucarest, Éditions Politic, 1971;

⁶⁵Valter Roman, *File din trecut (Pages du passé)*, Bucarest, Éditions Militar, 1971;

⁶⁶George Macovescu, *Vârstele timpului (Les âges du temps)*, Bucarest, Éditions Cartea Românească, 1971;

⁶⁷Petre Constantinescu-Iași, *Pagini de luptă din trecut (Pages sur les luttes du passé)*, Bucarest, Éditions Politic, *Idem, De la eliberare la socialism (De libération au socialisme)*, Bucarest, Éditions Politic, 1973;

⁶⁸Titu Georgescu, *Intellectualii antifasciști și publicistica românească (Les intellectuels antifascistes dans la presse roumaine)*, Bucarest, Éditions Științific, 1967;

⁶⁹Eugen Marinescu, *Din presa literară românească. 1918-1944 (De la presse littéraire roumaine. 1918-1944)*, Bucarest, Éditions Albatros, 1975;

⁷⁰Universitatea din București, Institutul de Istorie și Teorie Literară "George Călinescu", *Atitudini și polemici în presa literară interbelică (Attitudes et polémiques dans la presse littéraire d'entre-guerres)*, Bucarest, 1984;

analyse approfondie.

*

*

*

Une question beaucoup débattu pendant les dernières dix années c'est la question des archives du communisme roumain. Heureusement, pendant les derniers trois ou quatre années leur accessibilité semble s'améliorer. Ainsi, le fond d'archives de la Chancellerie du Comité Central du PCR est en present ouvert pour les chercheurs, aussi comme le fond du Ministère de la Propagande pour les années 1944-1945. Pour notre sujet le fond "Divers", partie du fond du Ministère de l'Intérieur et le fond de la Direction Générale de la Police sont eux aussi utiles. Tous ces fonds se trouvent dans les dépôts des Archives Nationales de Roumanie. Il faut préciser pourtant qu'immédiatement après 1944, le fond de la Direction Générale de la Police a été "épurer" par les communistes, donc sa représentativité a pu être affecté (sur cette "épuration" nous donnent des informations utiles les archives du Comité Central même, où on a conservé des notes signalant des documents des archives de la Police et même de l'Académie Roumaine qu'on avait jugé utile d'être transférés dans les archives du parti communiste).

Les archives des rectorats des Universités de Bucarest, Jassy et Cluj sont aussi disponibles pour les chercheurs et on a déjà publié des études intéressantes a partir d'eux. La déception vient de la part des archives de l'Académie Roumaine et de l'Union des Ecrivains, qui sont quasi-inaccessible a cause de l'hostilité de la direction (pour le premier cas) ou de l'indifférence et des conditions impropres (pour le second).

Ces considérations sur l'historiographie du thème et les sources a consulter pourrait paraître trop longues et fatigants. Mais vue que l'historiographie roumaine a évolué dans des conditions peu favorables, une telle discussion sur la crédibilité et la précision des sources est indispensable au début de tout étude qui se veut pris au sérieux.

III. L'Enemmi indispensable. Les intellectuels et le communisme roumain

Les exégètes du phénomène totalitaire ont fait remarquer depuis longtemps la fascination éprouvée par les intellectuels pour les idéologies qui posent un signe d'égalité entre la liberté et la croyance.⁷¹ De ce point de vue, l'idéologie communiste a exercée une

⁷¹Je citerais a ce point Hannah Arendt: "Les sympathies que les philosophes éprouvent pour les tyrannies ont été observées depuis Platon jusqu'à Nietzsche. Elles s'expliquent par des raisons multiples et variées dont la principale tient au fait que le tyran est susceptible d'offrir la marge tout à fait inhabituelle de liberté et de l'absence de perturbations nécessaires aux philosophes [...]" (Hannah Arendt, **La nature du totalitarisme**, Paris, Payot, 1990, p. 132); Voir aussi, sur ce sujet, le livre fondamentale de Raymond Aron, **L'opium des intellectuels**, Paris, Éditions Gallimard, 1968, p. 383-385 et *passim* et l'étude de Sidney Hook, **Communism and the Intellectual**, dans George B. de Huszar, eds., **The Intellectuals: A Controversial Portrait**, The Free Press

force d'attraction apparemment irrésistible, dont l'expérimentation soviétique - si dramatique pour ceux qui l'ont vécus - loin de la faiblir n'a fait que la renforcer. L'essai fondamentale de François Furet sur l'illusion totalitaire décrit la manière - incompréhensible pour ce qui a vécu au-dedans du system communiste - de laquelle les intellectuels français des années '30 sont parvenu a minimiser les dilemmes concernant la réussite de l'expérience communiste, en allant jusqu'au totale isolement de ceux qui, comme Panait Istrati ou Victor Serge, avaient réussis rompre la sorcellerie et dénoncer la fausseté du paradis soviétique.⁷²

Les intellectuels roumains n'ont pas pu eux non plus se soustraire a l'illusion totalitaire. Mais leur background culturel et la tradition nationaliste-militante dont ils se réclamaient et dont ils voulaient poursuivre ont poussé la plupart d'eux vers l'extrême droite. On a beaucoup parlè de l'impossibilité de s'adapter éprouvée par les intellectuels de droite, de leur incapacité de s'insérer dans les réalités et les règles du jeux démocratique, de leur crainte envers le bolchevisme comme facteur de dissolution du seul system des valeurs dont ils croyant: les valeurs nationales.⁷³ Pourtant, malgré les apparences, ce n'est pas les intellectuels de droite qui ont incarné le maximum d'inadaption sociale dans la société roumaine d'entre-guerres. Ils ont réussi après tout, promouvoir leur propres valeurs et se retrouver au milieu du courant d'opinions majoritaire. Ce qu'au bout du compte est équivalent a une légitimation de leur position sociale.

La position des intellectuels de gauche - dans la société roumaine d'entre-guerres - est cependant, beaucoup plus incertaine. D'autant plus qu'ils se dirigent vers la gauche de deux directions opposées, dont l'unique point commun est l'opposition au courent majoritaire de droite. Il Y A d'une part les idéalistes incurables, ceux pour lesquels la liberté humaine représente le seul raison de vivre. Ils se dirigent directement vers l'idéologie communiste et n'hésitent pas regarder vers la patrie des Soviets comme vers l'embryon du paradis sur terre. Ils sont les plus fanatiques, les plus difficiles a désenchanter, mais aussi les moins nombreux et les plus difficiles a activer. Pour eux les vrais activistes du parti ont toujours gardé un certain dédain condescendant.

Il Y A d'autre part, ceux qui se dirigent vers la gauche par la filière rationaliste et européenne, par répulsion envers le fanatisme et la violente intolérance de la droite. Bien que leur conversion au communisme se fait tard ou ne se fait jamais, cette dernière catégorie des intellectuels de gauche forme la base de l'antifascisme roumain, sa force active dont le parti communiste n'a jamais pu se dispenser.

Le besoin d'une "religion" éprouvé par les deux catégories des intellectuels de gauche n'a été pas la même. Mais leur besoin de s'établir une identité, de se trouver un

of Glencoe, Illinois, 1960, p. 354-364;

⁷²François Furet, *Op.cit.*, p. 299-310;

⁷³Irina Livezeanu, *Op.cit.*, p. 289-312;

support idéologique et une utilité sociale reste toujours grand pour les deux. Sur cette angle saillant de la besoin de légitimité se retrouvent les intérêts communs des intellectuels de gauche et du PCR. Parce que le PCR était - tout au long de son histoire d'entre-guerres et même immédiatement après 1944 - un parti impopulaire, sans une base sociale définie, avec une direction fantomatique artificiellement maintenue par le ballon d'oxygène du Komintern. Et pourtant, pendant toutes ces années, à côté du son programme anti-nationale, qui l'a fait détestable, le parti avance un discours ambitieux, en s'efforçant de se présenter comme le défenseur des masses envers l'agression du fascisme, envers la pauvreté et l'analphabétisme, envers l'absence d'une assistance médicale et d'une éducation satisfaisantes. Or, le contenu humaniste d'un tel discours était non seulement affecté mais directement mis en question par l'aspect anti-nationale de son programme politique. La crédibilité du parti n'a jamais monté à une cote au moins acceptable. Ni même pendant la crise économique des années 1929-1933 son essai de se faire engager dans les mouvements sociaux n'a pas produit une vraie sympathie dans l'opinion publique roumaine. À cet égard les tapageuses actions "civilisatrices" des légionnaires dans les villages roumains ont eu un écho bien plus grand.

Le PCR se trouvait donc en face d'un besoin pressant de légitimité et le sentiment d'insécurité résulté de son impopularité ne l'a presque jamais quitté, ni même après 1944.⁷⁴

Les fondements pour le rencontre des intérêts du parti communiste avec les aspirations des intellectuels de gauche se trouvent dans les mentalités de la société roumaine. Après 1918, dans cette société - qui, malgré ses grands efforts de modernisation, garde toujours une structure plutôt archaïque - être intellectuel représentait, en fin du compte, un titre de noblesse. L'intellectuel (surtout l'intellectuel de première génération, comme il y a de nombreuses cas après la première guerre mondiale) est investi d'une fonction sociale presque jamais mise en doute. La modalité suffisante pour accéder à un tel niveau de représentativité était la simple obtention d'un diplôme universitaire.⁷⁵ De toutes les catégories de l'élite roumaine moderne, l'élite intellectuelle a été, peut-être, la moins contestée et l'éventuelle contestation de son rôle ou de son importance sociale était regardé presque comme une hérésie, même après la fin du régime démocratique. Pendant le régime de droite d'Ion Antonescu, par exemple, le simple fait de parvenir à convaincre que l'option pour le communisme est une option "purement intellectuelle" était suffisant pour s'échapper à un régime de détention autrement assez dur.⁷⁶ L'argument, qui n'a jamais fonctionné pour des autres catégories sociales, avait été

⁷⁴Victor Frunz\, **Op.cit.**, p. 201-202;

⁷⁵Irina Livezeanu, **Op.cit.**, p. 278-284; Voir aussi Catherine Durandin, **La Grande Roumanie: l'échec du modèle national-libéral**, dans **Les Conséquences des Traités de Paix de 1919-1920 en Europe Centrale et Sud-Orientale** (Colloque de Strassbourg, 24-26 mai, 1984), Strassbourg, 1987, p. 289;

⁷⁶Le préfet légionnaire de la Police de la Capitale, Alexandru Ghika proposait en 1940 l'élaboration de Lucre]iu P\tr\ [canu du camp de concentration en motivant que "c'est un combattant sincère pour une idée" (Arhives

appliqué avec la même tolérance par le roi Carol II.⁷⁷ Quant aux communistes, une fois arrivés au pouvoir, ils ont fait des efforts pour garder au moins les apparences de la même tolérance à l'égard des intellectuels "convertibles" ou déjà convertis. Tout au long de la période communiste, les intellectuels ont constitué une catégorie en quelque sorte privilégiée, jusqu'à proximité du statut de la nomenklatura.⁷⁸ Bien sûr, ceux qui transgressaient ou refusaient le pacte avec le pouvoir politique étaient promptement sanctionnés. Pourtant, ni même dans ce cas, les sanctions n'étaient aussi sévères que pour des autres catégories sociales.

Pour le parti communiste les intellectuels ont toujours été l'ennemi indispensable: une catégorie difficile à uniformiser, contrôler ou activer politiquement, mais aussi un trophée de prestige, nécessaire et relativement facile à convaincre.

Pour les intellectuels qui, dans la période d'entre-guerres, font leur option pour la gauche, le PCR en tant que parti n'était pas le plus important. Ce qui comptait le plus c'était l'idéologie communiste, avec ses promesses d'avenir serein pour l'humanité. Les doutes concernant le programme anti-nationale du PCR, son soumission à un pouvoir étranger ennemi de la Roumanie, tout ce qu'effrayait les politiciens démocrates de la Grande Roumanie n'avait qu'un rôle secondaire pour ces intellectuels. C'est pourquoi ils réussirent le paradoxe d'être les adeptes de l'internationalisme prolétarien, les admirateurs de Lenin et d'URSS (dont ils ne connaient d'ailleurs que de loin) et, en même temps, des patriotes roumains. Pour eux, la logique "terrestre" des choses ne comptait que très peu. L'épisode de la deuxième guerre mondiale a dévoilé cette paradoxale capacité de vivre simultanément dans deux systèmes de valeurs opposés et même ennemis sans se sentir troublés par des insurmontables problèmes de conscience. Après la guerre, les choses ont brusquement changé, les "combattants sincères pour une idée" se sont retrouvés devant la logique du parti unique et, non moins, devant les tentations de leur propre opportunisme.

1. 1932-1940: L'illusion humaniste

Dans la Roumanie d'après 1918 l'anti-soviétisme et l'anti-communisme étaient des états d'esprit officiellement consacrés et considérés presque naturelles. L'épineuse question du trésor roumain "confisqué" par les Soviets, l'union (en 1918) de la Bessarabie avec la Roumanie - jamais reconnue par l'URSS -, la permanente menace, depuis plus d'un siècle, que son instable voisin de l'Est l'avait représenté pour l'état roumain ont été des arguments suffisantes.⁷⁹ Créée en 1921, par la division du Parti Socialiste et affilié à la

Nationales de Roumanie, Fond CC al PCR - Cancelarie, Dossier 6/1940, p. 19);

⁷⁷Voir Mircea Eliade, *Memorii (Mémoires)*, vol. II, Bucarest, Éditions Humanitas, 1991, p. 16-39;

⁷⁸Gheorghe Buzatu, Mircea Chirițoiu, *Op.cit.*, p. 234-235 (Les personnalités culturelles qui avaient le droit d'être soignés dans les hôpitaux du parti);

⁷⁹*Politica externă a României. 1919-1933 (La politique étrangère de la Roumanie. 1919-1933)*, Jassy, Institutul European, 1993, p. 105-126 (Chapitre III *România [i] sovieticii. 1919-1925)*;

troisième Internationale, le PCR se voit interdit, trois ans plus tard, par une loi spéciale après qu'il s'a attiré l'opprobre publique en incluant dans son programme politique - a la contrainte du Moscou - l'idée de "l'autonomie jusqu'au totale détachement de l'état roumain" des provinces unifiées en 1918.⁸⁰

Après son interdiction légale, le PCR entre dans une période de chaos et de luttes pour le pouvoir au sein de sa direction. Seule l'intervention autoritaire du Komintern en 1931 le fait finalement se redresser. Tout au long de ses premières dix ans d'existence, le contact du PCR avec les réalités politiques et sociales de la Roumanie a resté au minimum. Et pourtant ces réalités agissaient sous les regards optimistes des démocrates en faveur des extrémisme politiques.

La naissance et la consolidation de la Grande Roumanie se passent sous le signe de la crise d'accroissement, des débats identitaires, de la contestation anti-libérale et des violents polémiques entre la droite et la gauche dans les milieux universitaires.⁸¹ Ce sont aussi les années de l'affirmation d'une nouvelle génération intellectuelle, très active dans les débats culturels et politiques. Cette génération - plus nombreuse par rapport a la période d'avant-guerre - doit faire face au chômage intellectuel at a l'indifférence de l'élite politique traditionnelle a l'égard de ses aspirations d'insertion sociale.⁸² De l'impétuosité contestataire de cette nouvelle génération naissent les grands tourments extrémistes de la Roumanie d'entre-guerres.

La désapprobation et la critique active des "tares politicianistes" du régime démocratique forment le point de rencontre de la contestation de droite avec la contestation de gauche pendant ces années d'entre-guerres. De plus, les intellectuels de gauche et de droite ont tous la même perception a l'égard de leur position dans la société roumaine: tous ont le sentiment d'"outsider", tous se sentent plus ou moins marginalisés du point de vue sociale, lésés dans leur intérêts par l'indifférence des politiciens et donc ils détestent tous le régime démocratique. Les différences entre la droite et la gauche du côté des solutions trouvées et non de l'identification des causes du mal sociale.

A l'égard de cette auto-construction identitaire il faut opérer pourtant certaines distinctions. Ainsi, pendant que l'identification d'un intellectuel comme "nationaliste" était, au fond, une carte de visite acceptable et même respectable, le qualificatif "communiste" a gardé, tout au long de la période d'entre-guerres, un sens infamant, a cause de l'assimilation du PCR avec l'URSS. Le sentiment anti-soviétique était un des quelques traites bien fixés dans la mentalité des roumains.⁸³ Et l'identification comme "communiste" était une des modalités les plus efficaces de détruire la réputation et la

⁸⁰Voir Marin C. Stănescu, **Op.cit.**, p. 28-43;

⁸¹Catherine Durandin, **Istoria Rom=niilor**, p. 198-205;

⁸²Irina Livezeanu, **Op.cit.**, p. 278-288 (Le chapitre a un titre suggestif: **Nouvelle élite ou prolétariat culturel ?**);

⁸³Frederic C. Nanu, **Op.cit.**, p. 116-117;

crédibilité d'un jeun intellectuel.⁸⁴ Pourtant, si les intellectuels de droite ont gardé une attitude paradoxale en niant publiquement leurs liasions avec l'extrême droite (le cas reste valable non seulement pour la période d'après la deuxième guerre mondiale mais aussi avant, pendant les "années d'or" de la droite roumaine),⁸⁵ les intellectuels de gauche - a peu d'exceptions - se sont montrés assez prêts de s'assumer le stigmat dont ils faisaient responsables les politiciens bornés et hypocrites. Il n'est pas moins vrai - malgré cette indulgence a l'égard des conceptions politiques des intellectuels dont on a déjà mentionné ci-dessus - que les autorités roumaines se sont montrés assez sévères envers les adeptes de la gauche communiste. Si envers les légionnaires, par exemple, les actions de la police ont survenu, au moins jusqu'en 1938, en général par la suite des provocations directes, envers les communistes ce genre d'actions ont été périodiquement organisé et elles ont affecté directement les intellectuels impliqués. Petre Constantinescu-Ia[i, par exemple, a été arrêté en 1936 et condamné a deux ans de prison (1936-1938) a la suite de la dissolution des organisations antifascistes menées par le PCR. Même le modéré Iorgu Iordan a été interrogé par la police a cette occasion.⁸⁶

Les intellectuels roumains de gauche ont fait leur option politique en venant de plusieurs directions. Certains d'eux ont continué tout simplement leur évolution politique du côté des socialistes (c'est le cas de Petre Constantinescu-Ia[i or de Mihail Cruceanu). Il Y A d'autres qui ont expérimenté d'abord le courant avanguardiste avant de se diriger vers la gauche et vers les théories de la révolution prolétarienne (Geo Bogza, M.R. Paraschivescu, {tefan Roll, Ion C\lug\ru). En fin, les jeunes intellectuels issus du milieu universitaire d'après la grande guerre - ceux qui ne se sentent pas représentés par la droite nationaliste et qui refusent la participation a la "campagne générationiste" initiée par les intellectuels de droite⁸⁷ - forment une catégorie très active du mouvement communiste (le cas le plus illustratif et celui de l'écrivain Alexandru Sahia).

Mais la plupart des intellectuels qui se dirigent vers la gauche pendant les années '30 viennent du côté de la tradition culturelle européenne et nationaliste en réagissant contre les violences de la droite. Bien que la plupart d'eux n'ont devenu jamais des véritables membres du PCR, ces intellectuels on représenté la catégorie la plus respectable de la gauche roumaine. D'autant plus qu'on trouvait parmi eux des personnalités assez connus de la vie culturelle: des écrivains (Mihail Sadoveanu, Zaharia Stancu, Eugen Jebeleanu), des journalistes (Tudor Teodorescu-Brani[te ou N.D. Cocea),

⁸⁴Voir le cas de George Iva[cu, dont Nicolae Iorga a refusé d'accorder une bourse a l'Ecole Roumaine de Paris a cause de ses opinions communistes (Iorgu Iordan, **Op.cit.**, vol. II, p. 207-211);

⁸⁵Voir Alina Tudor, **C=teva considera]ii asupra discursului antisemit al "Noii genera]ii" interbelice (Quelques considérations sur le discours antisémite de la "Nouvelle génération" d'entre-guerres)**, Dans "Revista de Istorie", nouvelle série, Tom VIII, no. 1-2, janvier-février 1997, p. 66-67;

⁸⁶Iorgu Iordan, **Op.cit.**, vol. II, p.160-163;

⁸⁷Voir, pour les polémiques "générationistes", **Atitudini [i polemici ;n presa literar\ interbelic**, p. 306-393;

des professeurs universitaires (comme les susdits Iorgu Iordan et Petre Constantinescu-Ia[i]). Naturellement, cette catégorie a été la plus revendiquée par le PCR comme "annexe de prestige".

La culture politique de la gauche intellectuelle de ces années est assez eclectique et inachevée. Peu d'eux avaient vraiment lû **Le Manifeste du Parti Communiste** et quelque peu de Lenin ou Trotzky en des éditions françaises. La presse de gauche publiait des traductions de Gorki, Ilya Ehrebourg, Esenin, Mayakovski (leur provenance était aussi française). Henry Barbusse, Romain Rolland, André Gide (avant son désenchantement) avaient, bien sûr, leur place réservée. Quelques unes de ces revues de gauche publiaient des fragments de la nouvelle littérature soviétique: le roman "Le ciment" de F. Gladkoff.⁸⁸

Les chefs-d'oeuvre du communisme mondial étaient considérés "subversifs" et confisqués par la police - quant on les trouvait - mais dans l'atmosphère culturelle ouverte et cosmopolite de la Grande Roumanie se procurer de tels livres n'était pas un problème, ni même pour les collégiens.⁸⁹

Pendant les années '20, les actions de la gauche communiste ont été bien discontinues et plutôt incohérentes. Au début des années '30 - au fond de la crise économique, des problèmes sociaux qu'elle emporte et à la violence de plus en plus présente de la part de l'extrême droite - la gauche commence à serrer ses rangs (d'ailleurs assez rares) en essayant de trouver une base sociale. Le PCR se lance à la recherche d'un support à l'intérieur de la société roumaine, un support dont il pourrait exploiter pour raffermir sa position devant le Komintern. Le Komintern même presse d'ailleurs les communistes roumains d'agir en Roumanie.

L'image créée par l'historiographie communiste roumaine qui s'est efforcée à construire une histoire officielle du PCR en suivant le modèle de l'antifascisme européen,⁹⁰ n'est pas entièrement fautive. La ferme tutelle du Komintern a forcé, dès 1932, la main du faible PCR à exploiter de la manière la plus efficace possible les conséquences de la crise économique et quelques ans plus tard, à mettre en pratique la politique du front populaire.⁹¹ Les communistes ont essayé de railler autour d'eux les voix jusque-là solitaires qui protestaient contre la "barbarie" de droite et les excès anti-soviétiques au nom des idéaux humanistes.

Ces essais ont eu - par rapport à l'état d'esprit général et à l'audience des revues de gauche - seulement un succès limité. Mais c'est sûr que ni même ce faible succès n'aurait été possible si les intellectuels roumains de gauche n'auraient eux-mêmes éprouvé le

⁸⁸"Via]a imediat\" ("La vie immédiate\"), num[r unic (numéro unique), décembre 1933;

⁸⁹Voir Silviu Brucan, **Op.cit.**, p. 23-25;

⁹⁰Catherine Durandin, **Istoria Rom=niilor**, p. 216;

⁹¹Pour une regard du dedans voir: Petre Constantinescu-Ia[i, **Lupta pentru formarea frontului popular ;n Rom=nia**, p. 5-20;

besoin - naturellement pour des autres raisons que ceux du PCR - de se grouper et de réagir d'une manière plus cohérente contre les agressions - verbales ou même physiques - de la droite. L'intérêt de ces intellectuels pour l'idéologie communiste n'était pas de tout aussi subversif que les autorités le méfiaient. C'était avant tout un intérêt d'ordre culturel et moins politique à qui s'ajoutait la curiosité pour un nouveau modèle de civilisation. Ce qui a contribué à une certaine radicalisation des intellectuels de gauche au début des années '30 c'était le sentiment de frustration. Étant en minorité ils se sentaient, en fait, menacé d'être réduits au silence.⁹² Dans ces conditions, les buts propagandistiques du PCR ont rencontré mi-chemin le besoin et le désir des intellectuels de gauche de se faire entendus.

Pour se satisfaire ce besoin, les intellectuels de gauche avaient la libre disposition d'un grand nombre de publications. Mais l'existence de ces publications a été en général éphémère, à cause des conditions financières précaires, en l'absence d'un public bien délimité, mais surtout parce que la vigilance des autorités prenaient soin de les suspendre sur le champ quand leur orientation de gauche devenait trop évidente. Je vais donner quelques exemples des publications dont la vie a été brusquement cessé par la censure: la revue **Bluze albăstre (Les Blouses bleues)**, dont le directeur étaient Alexandru Sahia, n'a paru que pendant deux mois (juin - juillet 1932), jusqu'à numéro 4; **Via]a imediat\ (La vie immédiate)** sous la direction de Geo Bogza a réussi para;tre seulement avec un numéro unique, en décembre 1933; une publication de la gauche antifasciste de Jassy, **Ecoul (L'Echo)** a survécu pendant 17 numéros en 1934. Et ce sont seulement quelques exemples.

Il y a, bien sûr, des exceptions: **Cuvântul Liber (La Parole Libre)** dirigé par un des meilleurs journalistes roumains d'entre-guerres, Tudor Teodorescu-Brani[te, a paru, comme publication de gauche entre 1933-1936, mais le journal a existé sous le même titre dès 1919. La revue **{antier (Chantier)** sous la direction de Ion Pas (futur ministre des Arts et directeur de la Radiotélévision roumaine sous le régime communiste), a paru pendant quatre ans (1933-1937), une vraie performance pour une publication de gauche d'entre-guerres.

Même s'ils se trouvaient en minorité, les intellectuels de gauche n'ont pas hésité de prendre part aux polémiques de la vie culturelle roumaine d'entre-guerres:⁹³ dans la dispute "arte pour arte"/"arte militante", ils affirment le rôle sociale de l'artiste et le caractère "de classe" de l'acte artistique;⁹⁴ la dispute "générationniste" leur donne lieu à une

⁹²Ce sentiment est exprimé par George Iva[cu dans un article publié dans la revue "Manifest" sous le titre **La politique d'intimidation des intellectuels (apud Titu Georgescu, Intellectualii antifasci[ti ;n publicistica rom=neasc)**, p. 225-226);

⁹³Voir Atitudini [i polemici ..., passim, pour une vue d'ensemble;

⁹⁴Miron Radu Paraschivescu, **Libertatea de crea]ie (La liberté de la création)**, dans "Reporter", An V, no. 35, 7^{ème} novembre 1937;

polémique ouverte avec l'extrême droite;⁹⁵ ils affirment aussi leur réprobation face au "mysticisme" et à la barbarie" anti-rationaliste.⁹⁶

C'est vrai que leurs articles ne trouvent pas le même écho que ceux des intellectuels de droite. Mais pour eux, ce qui comptait vraiment c'était la possibilité de s'exprimer haute-voix contre le courant majoritaire.⁹⁷

En 1934, quand - après plusieurs années d'efforts diplomatiques⁹⁸ - la Roumanie reprend officiellement ses contacts politiques avec l'URSS, les intellectuels de gauche reçoivent une nouvelle impulsion organisatrice. En 1933 on avait constitué le Comité Nationale Antifasciste, le reponsé de la gauche roumaine aux signiaux du Congrès Mondiale Antifasciste de Paris. Dans le Bureaux Internationale Antifasciste avait été élu, parmi d'autres, Petre Constantinescu-Ia[i, l'unique représentant de la Roumanie au Congrès. Cette honneur a beaucoup flatté la gauche roumaine, habituée de n'être prise trop au sérieux.⁹⁹ Parmi les fondateurs du Comité Nationale Antifasciste se trouvaient Petre Constantinescu-Ia[i, Iorgu Iordan, Ilie Cristea, Cicerone Teodorescu.¹⁰⁰ Le Comité a patronné une série de publications et a essayé de se constituer des filiales dans les villes les plus importantes du pays, mais son activité a resté à un niveau plutôt modeste.

La création en 1934, de l'association "Les Amis d'URSS" a causé beaucoup d'enthousiasme parmi les intellectuels de gauche. Il est probable que seulement peu de participants (en tout, environ 50, d'après certaines sources)¹⁰¹ étaient au courant avec l'origine et les vrais buts de cette association. Petre Constantinescu-Ia[i a raconté plus tard qu'en 1932 quelques "enthousiastes" roumaines avaient établi des contacts avec l'association similaire de Berlin,¹⁰² mais la vérité de son information est difficile à vérifier. Le but principal de cette association était de promouvoir les contacts culturels avec l'URSS et surtout d'organiser des visites collectives sur le territoire soviétique. L'essai de publier une revue sous le titre "Les Amis d'URSS" a échoué d'au départ.¹⁰³ L'association n'a jamais eu un siège légal ou une activité systématique (à Bucarest, le siège était dans la maison du metteur en scène Sandu Eliad, à Jassy - dans la maison de Petre Constantinescu-Ia[i).

⁹⁵Alexandru Sahia, **O genera]ie fal[e (Une faux génération)**, dans **Atitudini [i polemici ...**, p. 370-373 et Zaharia Stancu, **Genera]ia ;n pulbere (La génération en poussière)**, **Idem**, p. 374-376;

⁹⁶C.I. Parhon, **Misticism (Mysticisme)**, dans "Dacia nou\\"", An II, no. 6, 23 janvier 1938;

⁹⁷Voir la polémique d'Alexandru Sahia avec Cioran: Alexandru Sahia, **Un caz de mistificare macabr**. **DI. Cioran [i "simpaticul" Hitler (Un cas de macabre mystification. Monsieur Cioran et Hitler "le Sympathique")**, dans "Cuv=ntul liber", no. 37, 27^{ème} juillet 1934;

⁹⁸Titulescu **[i strategia p]cii (Titulescu et la stratégie de la paix)**, coordonateur Gheorghe Buzatu, Jassy, Éditions Junimea, 1982, p. 95;

⁹⁹Petre Constantinescu-Ia[i, **Organiza]ii de mass\...**, p. 24; Titu Georgescu, **Organiza]ii de mas\...**, p.

106;

¹⁰⁰"Buletinul de ac]iune ;mpotriva fascismului" ("Le Bulletin d'action contre le fascisme"), no. 1, octobre 1933;

¹⁰¹Titu Georgescu, **Op.cit.**, p. 196;

¹⁰²Petre Constantinescu-Ia[i, **De la eliberare la socialism...**, p. 23;

¹⁰³Titu Georgescu, Mircea Ioanid, **Op.cit.**, p. 248;

Les plus grands efforts - constamment contrecarrés par les autorités - on été déposés pour organiser une visite en l'URSS a l'occasion de la fête de 7^{ème} Novembre. On a établi une délégation de dix membres: trois intellectuels et sept ouvriers. Le seul qui a finalement parti a été le journaliste Alexandru Sahia. Le livre qu'il a écrit a son retour - et qui a pu être publiée avec beaucoup de difficulté a cause d'opposition des autorités - n'a eu presque aucun écho dans l'opinion publique roumaine. D'ailleurs, elle était bien ordinaire pour le genre: un récit lyrique sur "les grands accomplissements de la patrie du communisme mondial" qui a été écrit - d'après une source récemment publiée - avant son départ a l'URSS.¹⁰⁴

L'association a eu le temps de notifier son existence au Bureau Internationale de Paris, mais elle a été supprimée le 24^{ème} novembre 1934, en même temps et par la même loi que le Comité Nationale Antifasciste, la Ligue du Travail et la section roumaine de l'Aide Rouge.¹⁰⁵ Les essais de la refaire n'ont eu presque aucun succès jusqu'en novembre 1944 quand, dans les nouvelles conditions politiques, on a constitué L'Association Roumaine pour les contacts avec l'Union Soviétique (ARLUS).

A la moitié des années '30, le centre de gravité de la gauche roumaine se déplace vers l'effort d'organiser un mouvement antifasciste sur le modèle de l'antifascisme européen. La campagne pour le front populaire menée par le PCR se voulait la plus convaincante possible, mais ces succès politiques ont été de nouveau quasi-nuls. Si les parties politiques se sont montrés peu désireux d'y participer,¹⁰⁶ les intellectuels de gauche ont été pourtant pleinement entraînés dans cette nouvelle campagne.

De la direction du Blocus Démocratique (organisation créée en mai 1935 comme noyau autour duquel les communistes avaient l'intention de coaliser les forces antifascistes en vue de la création d'un front populaire) faisaient partie le toujours présent Petre Constantinescu-Ia[i], le vieux aristocrate Scarlat Callimachi (dont les amis l'avait surnommé "Le Prince Rouge")¹⁰⁷ et l'avocat Athanase Joja, ex-membre du Parti Social-Démocrate. Dans la campagne antifasciste ont été entraînés beaucoup d'autres intellectuels. Parmi eux: Iorgu Iordan, l'économiste Virgil Madgearu, membre marquant du Parti Nationale Paysan et l'écrivain Mihail Sadoveanu. Dans le journal **Cuvântul Liber (La Parole Libre)**,¹⁰⁸ Sadoveanu exprimait une opinion plutôt modérée en faveur de l'idée de

¹⁰⁴Petre Pandrea, *Memoriile unui mandarin valah (Mémoires d'un mandarin valaque)*, Bucarest, Éditions Albatros, 2000, p. 345;

¹⁰⁵Petre Constantinescu-Ia[i], **Organizații de massă...**, p. 38;

¹⁰⁶Grigore Iunian, le leader d'une faction du Parti National Paysan, a refusé de collaborer avec les communistes dans les cadres du front populaire a cause de la ressemblance frappante de leur programme politique avec les écrits de Gheorghe Dimitroff, le secrétaire général du Kommintern (Petre Constantinescu-Ia[i], **Lupta pentru formarea frontului popular...**, p. 123);

¹⁰⁷Callimachi a publié avec ses propres ressources financières plusieurs publications de gauche a Botoșani (une petite ville du Nord de la Moldavie) pendant les années 1933-1936. Les revues avait les titres les plus inoffensifs possibles: "Raza" ("Le Rayon"), "Soarele" ("Le Soleil"), "Valul" ("La Vague"), "Torja" ("La Torche") et se sont remplacées l'une l'autre a mesure que la censure les avait interdit;

¹⁰⁸"Cuvântul Liber", an II, no. 44, 7^{ème} septembre 1935. Dans la même campagne antifasciste, on fait remarqué parmi les avocats de la gauche, l'ancien libérale Ion Gheorghe Maurer, la future "éminence

front populaire; cette opinion lui allait porter de grands avantages après 1944.

La réaction des intellectuels roumains à l'idée de front populaire a été plutôt incohérente et inclinée vers la passivité politique. Un trait particulier des intellectuels de gauche roumains dans cette période est l'hésitation de s'engager directement dans des actions politiques. Les articles publiés par la presse de gauche ont été, pour la plupart d'eux le maximum d'engagement accepté.

Après 1936 - l'année de la suppression du Blocus Démocratique et du Front des Etudiants (organisation éphémère et peu importante créée par les jeunes intellectuels de gauche en 1935, doublant le Blocus Démocratique) la gauche intellectuelle roumaine entre dans une période de passivité. Cette situation n'est pas le résultat exclusif de la désorientation politique générale. Un rôle assez important l'a eu la politique culturelle menée par le roi Carol II. Ce controversé personnage - accusé par ses contemporains d'être le premier roi-businessman de la Roumanie et qui détestait profondément le régime démocratique d'avant 1938 - a pris l'initiative d'accorder des subsides pour la culture de ses fonds personnels, en appuyant les jeunes intellectuels et leurs publications par l'entremise de la Fondation "Roi Carol". Donc, il n'était pas par hasard qu'un nombre assez grand des intellectuels - très peu de la droite mais beaucoup de gauche - ont accepté presque sans réserve la participation à la propagande royaliste des années 1938-1940 et à la glorification de la personne du roi. Le roi Carol II a mis au point une ligne politique dont Ion Antonescu allait le continuer: la protection des intellectuels de grand mérite envers les tentations de l'extrémisme politique et ses possibles répercussions, par une attitude de tacite acceptation de leurs convictions politiques.

La guerre civile d'Espagne a fourni aux naïfs enthousiastes l'occasion d'une éphémère réitération de l'illusion humaniste. Mais de nouveau il n'y avait que peu de cas d'engagement direct. Le cas le plus évoqué, celui de l'intellectuel juif Valter Roman,¹⁰⁹ n'est pas nécessairement édifiant pour l'intellectualité roumaine en général. Le personnage était plutôt le type du komminterniste de l'Hôtel Lux, que de l'intellectuel antifasciste "innocent" et manoeuvrable.

La plupart des intellectuels de gauche roumains - **de Roumanie**, parce que ceux qui se trouvaient à Moscou, comme activistes du Komintern forment une catégorie spéciale - ont passé leur colère sur "le fascisme agressif" dans des articles inoffensifs qui ont fait irruption dans la presse de gauche de l'époque. Ces articles pathétiques,¹¹⁰ même écrits par les noms les plus importants de la gauche roumaine, ne sauraient faire face, dans la bataille pour l'image publique, à des épisodes comme celui des funérailles des légionnaires Moja et Marin, morts dans le combat du côté de Franco.¹¹¹ Pour la plupart des

grise" du régime Gheorghiu-Dej;

¹⁰⁹Sur l'épisode espagnol de sa biographie, voir Valter Roman, *File din trecut*, p.164-172 et *passim*;

¹¹⁰Voir Titu Georgescu, *Intelectuali antifascisti și publicistica românească*, p. 364-384;

¹¹¹Armin Heinen, *Op.cit.*, p. 456-457; Francisco Veiga, *Istoria Gărzii de Fier (Histoire de la Garde de Fer)*,

roumaines, la guerre d'Espagne - quand il n'était vue comme un premier signe de la "bolchévisation" de l'Europe - n'était que l'affrontement des deux totalitarismes, également dangereux. Au milieu de la peur générale, les protestations des intellectuels de gauche contre l'agression fasciste en Espagne avaient un air plutôt irraisonné: les roumains étaient parfaitement conscients que leur ennemi le plus proche était l'URSS et le communisme et non l'Allemagne de Hitler.

En 1939, la conclusion du Pacte Ribbentrop-Molotov a augmenté la confusion des intellectuels roumains de gauche.¹¹² On pourrait considérer cet événement comme le point du départ de la dépression psychologique des années de guerre.

2. 1941-1944: Des cercles sur l'eau

Les années de guerre ont pleinement montré la fragilité de l'engagement des certains intellectuels roumains à la gauche. Ce sont des années de confusion et des doutes, des années qui posent des problèmes d'éthique presque insurmontables à ceux dont l'engagement à la gauche s'est produit - au cours des années '30 - exclusivement à la suite des impulsions honnêtes.

L'occupation de la Bessarabie par l'URSS¹¹³ - qui, à cette occasion, s'est manifesté comme l'ennemi irréductible de la Roumanie - a posé, après la conclusion du Pacte Ribbentrop-Molotov, un nouveau problème d'éthique. La gauche roumaine s'est efforcée d'étouffer l'affaire, en déplorant seulement la perte de la Transylvanie du Nord sans rien dire sur l'épisode bessarabéen.¹¹⁴ Mais sa position publique et ses justifications morales ont été sérieusement endommagées.

En 1941, l'armée roumaine rentrent dans la Bessarabie et occupe la Transnistrie. Pour la première fois les roumains ont l'occasion de connaître directement les réalités du monde soviétique et les communistes ne peuvent plus nier la tragédie provoquée par le système dont il prêchaient les vertus. Bien qu'il n'y avait pas des débats ouvertes - d'ailleurs il aurait été impossible à cause de la censure - les attitudes et les solutions de "survivance" trouvées par chacun des intellectuels de gauche montrent un très sérieux ébranlement de leur confiance en l'URSS et en les vertus du communisme à la russe.

Après 1944, la plupart des intellectuels de gauche ont évité soigneusement les souvenirs ou les discussions sur leur conduite et leurs embarras des années de guerre. Ce n'est que les enquêtes faites par le PCR pendant les années 1948-1950 qui ont mis en

Bucarest, Edition Humanitas, 1993, p. 226-236;

¹¹²Voir Iorgu Iordan, *Op.cit.*, vol. II, p. 212-213;

¹¹³L'Historiographie roumaine - avant et après 1989 a accordé beaucoup d'attention à l'année 1940. Je cite seulement un des livres sur ce sujet, dont la tonalité et le titre forme une idée générale sur le reste: Ioan Scurtu, Constantin Hlihor, **Complot împotriva Rom=niei. 1939-1947 (Complot contre la Roumanie. 1939-1947)**, Bucarest Éditions de l'Académie des Hautes Etudes Militaires, 1994;

¹¹⁴Voir Zaharia Stancu, *Ardealul*, et Emil Isac, *Ardealul*, dans "Universul", no. 243, 4 septembre 1940; Valter Roman, *Op.cit.*, p. 184-186;

évidence une série d'aspects suggestifs. C'est pourquoi - bien que ça pourrait paraître paradoxal - les sources principales d'information sur cet épisode sont les archives du Comité Central du PCR. De ces archives il résulte qu'une grande partie de l'intellectualité de gauche a été récupérée - et s'a laissé récupérée - par le régime Antonescu, qui l'a intégré dans les rouages de l'administration. La Section pour la Censure de la Correspondance Etrangère - partie du Service Secret d'Informations (SSI) - a fourni des emplois à certains intellectuels de gauche, comme le poète Mihai Beniuc ou Elena Constantinescu-Ia[i], la femme de Petre Constantinescu-Ia[i] (qui, à l'époque, était détenu dans le camp de Târgu-Jiu avec des autres membres du PCR).¹¹⁵ La quasi-totalité des intellectuels de gauche ont consenti à signer des engagements d'inaction politique, dont ils ont observé pour la plupart pendant 1941-1944; parmi eux se trouvait Lucre]iu P\tr\[canu.¹¹⁶ D'autres intellectuels de gauche - dont Mihnea Gheorghiu,¹¹⁷ l'écrivain Zaharia Stancu, le poète Demostene Botez, le journaliste Brunea-Fox¹¹⁸ - ont professé leur convictions antifascistes en collaborant avec les services d'informations anglais et américain. C'était, après tout, l'acceptation du fait que le rôle de champion de l'antifascisme mondial de l'URSS n'avait été qu'une illusion induite par la propagande soviétique.

La position du régime Antonescu envers cette dernière catégorie d'intellectuels a été - à mesure que l'Allemagne de Hitler se dirigeait vers la défaite - de plus en plus conciliante. Loin de les punir sévèrement, Antonescu a préféré les tolérer tacitement, de compagnie avec les autres forces de l'opposition politique qui pourraient offrir en cas de nécessité une alternative pour la séparation de l'Axe Roma-Berlin-Tokio. Dès 1943, la liberté d'action de cette opposition politique est de plus en plus large, même si le régime continue de surveiller tous ses mouvements.

De plus, Antonescu fait certains actes de bienveillance réfléchi, en relâchant des camps de concentration quelques communistes jugés comme "non-dangereux", des intellectuels pour la plupart (c'est le cas de Petre Constantinescu-Ia[i] ou de Lucre]iu P\tr\[canu).

La protection tacite accordé par le régime aux intellectuels de gauche pendant la guerre les a mis à l'abri contre les périls du front. Les intellectuels de gauche n'ont pas participé aux combats que sporadiquement. à la différence des légionnaires pour lesquels, après janvier 1941, Antonescu n'a montré aucune indulgence. Certains intellectuels de gauche - ceux qui s'obstinaient de ne pas "collaborer" - ont été envoyé au front pour des courts "stages". Ils y sont rentrés repentis et prêts à collaborer. Ion Antonescu a bien eu l'intuition de l'incapacité de ces intellectuels - issus pour la plupart des familles aisés et

¹¹⁵Archives Nationales de Roumanie, Fond CC al PCR - Cancelarie, Dossier 95/1951, p. 12-23;

¹¹⁶Idem, Dossier 6/1940, p. 11-17;

¹¹⁷Idem, Dossier 165/1950, p.72-77;

¹¹⁸Idem, p. 78-79;

ayant des convictions pacifistes - de faire face aux pressions psychologiques de la guerre et il a su mettre l'atout à son intérêt.¹¹⁹

Vers 1943, mais surtout pendant 1944, les roumains deviennent manifestement hostiles au régime d'Antonescu et à l'alliance militaire avec l'Allemagne. Le parti communiste - échappé en théorie à la détestable association avec le Komintern - revient à charge en essayant de se faire pris au sérieux par l'opposition démocratique. Mais les intellectuels de gauche ne redeviennent actifs que dans une petite mesure. La plus importante de leurs actions politiques a été, en avril 1944, l'élaboration d'un appel en faveur du détachement de la Roumanie de l'alliance avec l'Allemagne nazie.¹²⁰ L'appel était signé par 69 professeurs universitaires, la plupart d'eux récemment convertis à l'antifascisme.

À l'exception de Lucre]iu P\tr\[canu - le seul accepté par l'opposition démocratique comme représentant demi-officiel des communistes aux négociations avec les Alliés - aucun intellectuels de gauche n'a été directement entraîné dans les événements politiques de 23 août 1944.

3. 1944 - 1947: La pomme empoisonnée

Après le 23 août 1944, les intellectuels se retrouvent soudainement sur le premier plan du jeu politique. Dès ce moment, les règles deviennent fermes: par un processus graduel, mais implacable, ils se transforment en des composants du "blason" du parti communiste, déterminé à se les annexer à tout prix. Le non-engagement, la retraite dans l'apolitisme deviennent des attitudes impossibles pour l'intellectuel qui n'est pas prêt à se passer de sa position sociale et à se livrer à l'anonymat absolu.

D'ailleurs, les premières années d'après-guerre ne donnent aucun raison aux intellectuels de gauche ou aux vieux antifascistes d'entre-guerres de penser à une retraite. Ils deviennent même - c'est vrai, seulement pour une très courte période, mais il n'ont pas la possibilité de le prévoir - les acteurs principaux de la vie publique. Certains d'eux arrivent à être nommés en des importantes fonctions politiques ou deviennent du jour au lendemain les titulaires des honorables postes diplomatiques. De plus - fait essentiel - le discours public des communistes semble investir l'intellectuel avec une fonction et une responsabilité sociale démesurées.

Ces trois ans de "transition" au communisme (1944-1947), on peut les considérer comme "la lune de miel" du mariage du PCR avec les intellectuels convertis ou "convertibles" (pour le reste d'intellectuels comme pour la plupart de la société roumaine

¹¹⁹Gheorghe Buzatu, Mircea Chir]oiu, **Op.cit.**, vol I, p. 113-115;

¹²⁰Ioan Scurtu eds., **Documente privind istoria Rom=niei ;ntre anii 1918-1944 (Documents concernant l'histoire de la Roumanie aux années 1918-1944)**, Bucarest, Éditions Didactic\ [i Pedagogic\ R.A., 1995, p. 591-593;

c'est seulement le début d'un drame dont les vraies dimensions ne se révéleront que graduellement).

A la fin de la guerre, la plus ardente espoir des roumains - qui vivaient le sentiment d'un réveil après le cauchemar - était de revenir à la "normalité" de la démocratie d'entre-guerres. Tous croyaient que l'occupation soviétique et la présence de l'Armée Rouge sur le territoire roumain n'étaient que des ennuis transitoires et qu'après une courte période et avec le support des Alliés occidentaux la Roumanie pourra revenir à l'existence tranquille d'avant-guerre. Cette espoir était partagée non seulement par les hommes du peuple, mais aussi par les politiciens démocrates. Le seul qui avait de très différents intérêts et qui était déterminé se les satisfaire - cette fois-ci sur des bases beaucoup plus solides - c'était le parti communiste.

Le parti commence - immédiatement après 23 août 1944 - la conquête systématique, par des moyens insidieux de la société roumaine. Et, de nouveau, les intellectuels se trouvent parmi les premiers concernés. La période 1944-1947, bien que conte, est très riche en des événements qui se succèdent avec rapidité et dont le sens échappe souvent à ceux qui s'y trouvent impliqués.

La rupture des cadres de la société roumaine traditionnelle - et implicitement des cadres de la vie culturelle d'entre-guerres - ne s'a fait pas tout à coup, par un seul geste déterminant. D'ailleurs, un tel geste ne serait pas possible. C'est ainsi qu'au long de ces trois années (1944-1947) on constate une certaine continuité de la vie culturelle, avec presque les mêmes revues qui continuent à paraître, presque les mêmes polémiques entre des intellectuels des différents orientations et même avec presque les mêmes acteurs. Mais, en ce qu'il concerne les acteurs, il survient certaines transformations significatives. D'abord, il surgit dans le premier plan de la vie culturelle, sur des positions beaucoup plus solide et avec des buts fermement précisés, les "activistes culturels": professionnels (comme Iosif Chi[inevschi ou Leonte R\uutu)¹²¹ ou amateurs (des nouveaux venus, jusque là quasi-inconnus, comme Vicu Mândra et Nicolae David; improvisés ad-hoc comme Zaharia Stancu, Mihai Beniuc ou Ion C\ulug\uru).

Dans la même période commence à se manifester - encore sur des positions périphériques, mais ayant des certes perspectives de s'affirmer - la jeune génération des intellectuels convertis, débordants de confusion idéologique, mais enthousiastes et désireux de s'assumer une belle position dans les rouages de la vie publique. Francisc Munteanu, Titus Popovici et Nina Cassian sont seulement quelques noms des "jeuns loups" proletcultistes, futurs représentants de premier choix de la culture communiste roumaine.

¹²¹Un très intéressant article sur ce personnage à Victor Frunz, **Scurt\ istorie a partidului prin biografia unui activist/carierist de profesie (Bref histoire du parti par la biographie d'un activiste/arriviste)**, dans **Pentru drepturile omului în România (Pour les droits de l'homme en Roumanie)**, Bucarest, Éditions Victor Frunz, 1990, p. 117-145;

Il faut observer aussi la disparition sans gloire et souvent dans des conditions tragiques des intellectuels de droite, écartés de la vie publique et certains d'eux même arrêtés aux termes des lois d'"épuration" et "pour la punition des criminels de guerre".¹²²

Les plus invités à "l'enrôlement" sont, de nouveau, les "vieux" antifascistes d'entre-guerres, dont le parti communiste semble les pardonner - au moins pour le moment - les trahisons des années de guerre, parce qu'il est trop préoccupé de se légitimer et de trouver rapidement un appui sociale. Cette catégorie d'intellectuels et celle vis-à-vis de laquelle les communistes utilisent de préférence et avec du succès la stratégie de "la pomme empoisonnée" l'octroi des fonctions publiques importantes et des avantages matériels dont ils ont pu les garder tout que le parti a eu besoin de leur services et qu'ils se sont montrés prêts de soutenir sa politique. Le cas le plus notoire est celui de Mihail Sadoveanu, dont, en 1946, le journal du Parti National Paysan, **Dreptatea (La Justice)**, l'appelait "le principal profiteur du communisme roumain".¹²³ Mais il y était encore d'autres intellectuels qui, comme lui, ont accepté sans beaucoup d'hésitations l'offre des communistes: Iorgu Iordan devient ambassadeur au Moscou, Mihail Ralea est nommé ministre des Arts dans le gouvernement Groza et plus tard ambassadeur au Washington, le vieux communiste Petre Constantinescu-Ia[i] - devenu la sommité culturelle en-titre du régime - est nommé ministre de la Propagande dans le même gouvernement Groza. Des anonymes professeurs provinciaux - comme Mihail Cruceanu - deviennent du jour au lendemain des professeurs universitaires; en vertu de leur vieux engagement communiste, des membres quasi-inconnus de l'Union de la Jeunesse Communiste (UTC), comme Silviu Brucan ou Miron Constantinescu sont placés dans des positions-clé dans l'appareil de la propagande communiste.¹²⁴

Le plus important des traits de la vie culturelle roumaine en 1944-1947 c'est la polarisation entre des attitudes et des situations contradictoires qui coexistent sur le fond d'une liberté de la parole demi-regagnée/demi-perdue. Dans les revues culturelles on discute toujours sur "la crise de la culture", sur le rôle des intellectuels dans les

¹²²En 1945, les autorités roumaines ont adopté quelques lois conformément en théorie aux prévisions de la Convention d'Armistice, entre la Roumanie et les Alliés, mais qui en fait ont servi comme instruments de repression contre les adversaires politiques des communistes: "Decretul-lege pentru urmărirea [i pedepsirea criminalilor de război" ("Le Décret-loi pour la poursuite et la punition des criminels de guerre") et "Decretul-lege pentru urmărirea [i sancționarea celor vinovați de dezastrul țării" ("Le Décret-loi pour la poursuite et la punition des coupables pour le désastre du pays"), dans "Monitorul Oficial", no. 17, 21^{ème} janvier 1945, p. 415-418 et 418-419; "Decret-lege pentru purificarea administrației publice" ("Décret-loi pour l'épuration de l'administration publique"), dans "Monitorul Oficial", no. 74, 31 mars 1945, p. 2433-2437;

¹²³Andrei Georgescu, **Se caută un comunist român (On cherche un communiste roumain)**, dans "Dreptatea", no. 69, 29^{ème} avril 1946. Tout au long de ces années jusqu'à sa suppression, le journal du Parti National Paysan a essayé d'affronter l'offensive du PCR et de démasquer la tactique de "la pomme empoisonnée" appliqué par celui-là aux intellectuels roumains;

¹²⁴Miron Constantinescu a été le premier éditeur-en-chef du journal officiel du PCR "Sceneteia". Dans la rédaction de ce journal se trouvaient aussi: Silviu Brucan, Traian {elmaru, Matei Socor, Pavel Chirtoacă, Ion Călugăru (Voir Silviu Brucan, **Op.cit.**, p. 49-50; voir aussi Alina Tudor, Călin Strat, **Ziarul "Sceneteia". 1931-1946**, dans "Arhivele Totalitarismului", An V, no. 17, 4/1997, p. 206-219;

transformations sociales, sur l'avant-garde, sur le conflit des générations.¹²⁵ Les sujets ne sont pas du tout nouveaux et semble parfaitement à ceux qui étaient débattus entre-guerres. La nouveauté c'est la division beaucoup plus radicale en deux camps (d'une part les communistes et leur compagnons, d'autre part le rest de l'intellectualité) est la mise politique des débats. Et la grande nouveauté c'est l'immixtion du facteur politique dans ces débats qui, jusqu'à ce moment, n'ont jamais concerné que les hommes de lettres.¹²⁶ Pour la première fois dans l'histoire de la Roumanie moderne, les journaux des partis prennent part au combat culturelle qui deviennent avant tout, un combat idéologique.

La presse démocratique doit faire face pendant les années en discussion aux obstacles du PCR. Pour empêcher son parution on invoque "la crise du papier-journal" ou la "révolte" des ouvriers typographes contre le contenu "réactionnaire" des articles.

Bien que le nombre des publications reste au cours de ces années relativement grand - par rapport aux années '50 - on observe certaines disparitions notables (par exemple, la revue "Gândirea", créée en 1921, une des plus importantes revues culturelles d'entre-guerres). On observe aussi une diminution significative de l'activité des maisons d'édition, mais ce fait pourrait aussi être mis au crédit des difficultés matérielles d'après-guerre et du besoin de se réadapter aux nouvelles réalités.

Les intellectuels entraînés dans ce jeu ne se rendent compte que partiellement de sa gravité. Même les plus radicaux d'eux continuent de croire qu'ils agissent comme des libres consciences, qu'ils pourraient toujours fausser compagnie et que continuer ou abandonner reste seulement une question d'honneur.

Si la domination politique de l'URSS en Roumanie est déjà dès 1944, une réalité pressante, la domination des valeurs culturelles soviétiques n'est qu'au début, Dans la vie culturelle roumaine la présence des livres soviétiques, des positions qui affirment la primauté absolue de la science et de la culture soviétiques est encore voilée, restreinte à l'espace bien délimité de la presse communiste (de la part de laquelle personne ne s'attendait naturellement à une autre attitude). L'offensive commence pourtant dès cette époque, par des actions de plus en plus visibles.

La plus importante de ces actions c'est la création, en novembre 1944, de l'Association Roumaine pour les Liaisons d'Amitié avec l'Union Soviétique (ARLUS). L'association a comme principal but d'attirer les intellectuels dont elle ne tarde pas les attraper dans la tissu compliquée de la propagande communiste. Pour stimuler la mémoire affective des antifascistes roumains, l'association s'a voulu un continuation dans des conditions politiques plus favorables, de l'association "Les Amis de l'URSS". Pour le PCR et pour ses mentors soviétiques, l'ARLUS n'était qu'un nouvel instrument de la

¹²⁵Ana Selejan, *Op.cit.*, vol. I, p. 151-208;

¹²⁶Marin Ni]escu, *Op.cit.*, p. 18: "Toutes les voies mènent en fin du compte vers les commandements du pouvoir politique de l'époque, vers certains personnages qui avait le pouvoir de décision et qui ont au moins une responsabilité morale sinon, directement la responsabilité des événements";

stratégie consacrée par laquelle on contrôlait l'opinion publique étrangère à l'aide de la propagande culturelle. Le meneur des actions de ce genre était l'organisme gouvernemental soviétique chargé de maintenir les liaisons avec les pays étrangers (VOX).

L'appel à la mémoire de "l'âge d'or" de l'antifascisme - si faible en Roumanie et pourtant si nécessaire aux communistes dans leur effort de se légitimer - est évident aussi dans le choix du titre de la publication officielle de l'ARLUS: "Veac nou" (Temps nouveaux). C'est le titre des plusieurs publications de gauche d'entre-guerres, dont une (paru en avril 1932, pendant quatre numéros) a été conduite par Alexandru Sahia.¹²⁷ Après 1944, Sahia est entré dans la galerie des "martyrs" du communisme autochton. Sa biographie - beaucoup plus "propre" qu'elle des autres activistes - allait mieux avec les besoins de la nouvelle mythologie.¹²⁸

Beaucoup d'intellectuels ont fait partie de l'ARLUS: le docteur Constantin I. Parhon (président de l'association), Petre Constantinescu-Ia[i], Iorgu Iordan, Mihail Sadoveanu, Alexandru Rosetti etc. Mais on y trouvait aussi de bizarres personnages comme le secrétaire général de l'association M. Magheru, ancien officier dans l'armée roumaine. Bien qu'elle a subsisté jusque vers les années '70, l'ARLUS vive sa gloire aux années 1944-1950, quand le PCR fait des efforts pour l'imposer comme élément central de la vie culturelle roumaine. Dans le même effort de se trouver une légitimité - même d'une manière dissimulé - le siège central de l'ARLUS est placé dans l'édifice de la Fondation Culturelle "Le Roi Carol", point-clé de la vie intellectuelle du Bucarest d'entre-guerres.

L'association organise des visites des plusieurs groupes d'intellectuels en l'URSS. Au moins deux telles visites ont eu lieu seulement en 1946: la première au début de l'année (25 janvier - 24 février),¹²⁹ avec un groupe plus large; l'autre au moins de septembre avec un groupe d'écrivains et journalistes (George Călinescu, Cezar Petrescu, George Macovescu, Tudor Teodorescu-Brani[te]). Au retour de ce voyage, George Călinescu, le plus important critique littéraire roumain à l'époque - écrit un feuilleton élogieux en 15 épisodes sous le titre "Kiev, Moscou, Leningrad", publié dans le journal "Na]iunea" ("La Nation") dont il conduise.¹³⁰

George Călinescu, aussi comme le poète Tudor Arghezi, traverse pendant ces

¹²⁷Voir Ion Hangiu, **Dic]ionarul presei literare rom=ne[ti. 1790-1990 (Dictionnaire de la presse littéraire roumaine. 1790-1990)**, Bucarest, Éditions de la Fondation Culturelle Roumaine, 1996, p. 505;

¹²⁸Le mythe Sahia arrive à son comble à la fin des années '50, quand l'Académie Roumaine décide de le faire académicien post-mortem. La biographie de Sahia - jeune écrivain précurseur du proleto-cultisme, mort en 1937, âgé de 29 ans - n'était pas tout à fait simple: élève de l'École Militaire par la volonté de son père; moine à la Monastère Cernica par sa propre volonté pendant les années 1929-1930, devenu communiste immédiatement après, en 1931. Sa mort prématurée lui a apporté des services: après la guerre, complètement rassurés par son absence, les communistes le transforment en mythe à une époque où ses collègues de génération et des convictions politiques étaient jugés comme "déviationnistes" (voir pour détails sur sa biographie, Alexandru Sahia, **Scieri alese**, édition rédigée par Valentina Marin Curticeanu, Craiova, Éditions Scrisul Rom=nesc, 1988, p. 39-48;

¹²⁹Archives Nationales de Roumanie, Fond "Stoica Vasile", Dossier I/110, p. 1-5;

¹³⁰George Călinescu, **Op.cit.**, p. 103-105;

années une phase d'hésitation entre l'engagement totale au côté des communistes et le maintien de son esprit critique. Son arrivisme et sa frustration de ne pouvoir se faire nommé professeur universitaire en Roumanie d'entre-guerres prédisposaient George Călinescu à accepter "la pomme empoisonnée". Tudor Arghezi se montre plus circonspect vis-à-vis de l'enrôlement politique. Dès 1948, les deux vont subir aux pressions psychologiques de la part des activistes communistes. Mais en 1944-1947 ils ont encore leur place d'honneur dans le cortège des "compagnons de route", dont le prestige est indispensable pour le PCR. D'ailleurs bien que les thèses de Jdanov de 1946 sont déjà commentées dans la presse roumaine, en particulier par les officiels du parti communiste,¹³¹ leurs applications restent pour le moment au niveau des conseils.

Aussi la contestation des valeurs traditionnelles est encore dans une phase de début. En 1946, quand le Ministère de la Propagande rédige le premier catalogue des livres interdits, il ne comprend que presque 1800 titres, pour la plupart des livres avec un contenu anti-soviétique ou brochures propagandistiques de guerre. Mais la deuxième édition du catalogue, rédigé en 1948, contient 10.000 titres, parmi lesquels se trouvent des parties importantes des œuvres classiques de la littérature roumaine.¹³²

Pourtant, face à la vie culturelle traditionnelle du pays les communistes roumains ont été moins généreux et leur prudence stratégique s'est finie d'au moins un an plus tôt que dans les autres pays-satellites. Miklos Molnár établit le début de l'offensive proletcultiste en Hongrie et Pologne en 1949.¹³³ En Roumanie, elle commence immédiatement après le 30 décembre 1947, la date de l'abolition de la monarchie (le dernier obstacle qui barrait la route à la suprématie absolue du PCR) et ses effets deviennent observables dès la première moitié de 1948.

4. 1948-1956: L'hiver sibérien

Pendant les années du début du communisme roumain (1944-1947) les intellectuels roumains - il s'agit bien sûr de ceux dont le background politique n'a été lié à l'extrême droite d'avant-guerre - n'étaient nécessairement hostile au PCR.¹³⁴ Malgré un préjugement commun - dont on a fait mention ci-dessus - le discours communiste de ces années ne dépasse pas les limites des débats ouvertes, sans violences ostentatoires et surtout sans excès d'autorité. Et la confiance des intellectuels en leur mission sociale - ainsi qu'elle était décrite dans le discours du PCR - reste encore forte. Flattés par la propagande, heureux d'avoir une nouvelle "mission historique" - qui leur a manqué depuis 1918 et la "jeune génération" d'entre-guerres s'a affirmé dans la vie culturelle just en théorisant ce

¹³¹Voir Leonte Răutu, **Discuții asupra artei în Uniunea Sovietică** (**Discussions sur l'arte en l'Union Soviétique**), dans "Contemporanul", no. 6, 25 octobre 1946;

¹³²Marin Nișescu, **Op.cit.**, p. 147-149;

¹³³Miklos Molnar, **Op.cit.**, p. 147-157;

¹³⁴Constantin Moraru, **Loc.cit.**, p. 866;

"manque de mission"¹³⁵ - les intellectuels croyant de pouvoir contempler confiants le futur.

Le tableau change brusquement après le détronement du roi Michel et la proclamation de la République Populaire Roumaine (le 30 décembre 1947). Les intellectuels "convertis" ont été entraînés en cette action politique. De nouveau Présidium faisaient partie C.I. Parhon (le président de l'ARLUS qui devient le président du Présidium de la RPR) et l'écrivain Mihail Sadoveanu (qui était aussi le président de l'Assemblée des Députés qui avait ratifié l'act d'abdication et est élu le vice-président du Présidium de la RPR).¹³⁶ Après le 30 décembre 1947, parce qu'il arrive à consolider son pouvoir à l'intérieur, le PCR¹³⁷ a de moins en moins besoin des intellectuels et son ton envers eux devient de plus en plus brutal et arrogant.

Les activistes du PCR divisent dès ce moment les intellectuels roumains en trois catégories:¹³⁸

1. les intellectuels "gagné" par le parti et fidèles à sa politique;
2. les intellectuels favorables du parti mais qui sont encore "prisonniers des confusions idéologiques";
3. les intellectuels qui, pour des différentes raisons, sont hostiles au PCR et à l'idéologie communiste.

En fonction de cette classification, l'attitude du parti communiste envers les intellectuels a connu une prévisible différenciation.¹³⁹

L'offensive des communistes contre la vie culturelle traditionnelle se dirige, en 1948-1950, vers deux directions: la première concerne la législation et les modalités d'établir le contrôle du parti sur les cadres d'évolution de la vie culturelle; la seconde concerne l'"éclaircissement idéologique", autrement dit l'élimination de ces attitudes et opinions qui se trouvent à la limite de la ligne officielle (M. Ralea parle même d'un besoin "d'éliminer le chaos" de la culture roumaine). En ce qu'il concerne cette seconde direction il faut observer, de nouveau, l'analogie avec le cas polonais et surtout hongrois: si en Hongrie la "jdanovisation" a commencé en 1949 avec "le cas Lukács",¹⁴⁰ en Roumanie tout commence en 1948, avec "l'affaire Arghezi" à laquelle se joint ultérieurement "l'affaire Călinescu".¹⁴¹ Il existe, pourtant une différence importante: ni Călinescu, ni Arghezi n'étaient, comme Lukács, des vieux et respectés membres du parti

¹³⁵Voir Mircea Eliade, *Itinerariu spiritual (Itinéraire spirituel)*, dans "Cuvântul", An III, no. 859-862, 867, 889, 928, octobre-novembre 1927;

¹³⁶România. Viața politică și documente. Anul 1947 (Roumanie. La vie politique en documents. L'année 1947), Bucarest, 1994, p. 293-296;

¹³⁷En 1948, après la fusion forcée avec le Parti Social-Démocrate, le PCR devient PMR (le Parti Ouvrier Roumain), jusqu'en 1965 quand il redevient PCR;

¹³⁸Constantin Moraru, *Loc.cit.*, p. 869;

¹³⁹Stelian Tănase, *Op.cit.*, p. 144;

¹⁴⁰Miklos Molnar, *Op.cit.*, p. 150-152;

¹⁴¹Ana Selejan, *Op.cit.*, vol. II, p. 64-128, 151-176;

communiste autochton et aucun d'eux n'avait l'autorité de Lukács en matière de politique culturelle du parti. En fait les deux roumains faisaient parti de la seconde catégorie d'intellectuels établie par le PCR: ceux qui étaient favorables, mais "prisonniers des confusions idéologiques". Mais leur importance pour la culture roumaine était suffisamment grande que leur "exécution publique" puisse transmettre un message ferme à tous ceux qui n'étaient pas encore décidés à la totale soumission aux commandements du parti. Leur attitude virtuellement favorable au PCR ne faisait qu'augmenter la gravité de l'avertissement.

Le parti donne aussi un avertissement aux jeunes proleto-cultistes zélés qui - comme Nina Cassian ou Vladimir Colin - sont critiqués pour "excès de formalisme" ou même pour des "tendances cosmopolites".¹⁴²

Le double message du parti est bien net: dès lors établir les priorités et des directions d'évolution pour la culture roumaine devient la tâche exclusive du facteur politique, c'est-à-dire au PCR. Tout essai d'autonomie ou d'évasion serait promptement puni.

Les commandements communistes - d'ailleurs confirmés juridiquement - commencent dès années '50 avoir la rigidité sans équivoque des modèles totalitaires. Pendant l'été 1948 le PCR réorganise les domaines les plus importantes de la vie culturelle. Le premier est celui des sciences historiques. Le 15 juillet 1948, par un décret de la Grande Assemblée Nationale, on supprime tous les instituts de Bucarest, Jassy et Cluj aussi que leurs publications. Ils sont remplacés par un seul organisme, l'Institut d'Histoire de la RPR et par une seule publication, la revue "Studii. Revistă de Istorie" (Études. Revue d'Histoire).¹⁴³ En 1950 on y joint l'Institut pour Études Historiques et Socio-Politiques du Comité Central du PCR (ISISP) et son revue, "Anale de Istorie" (Annales d'Histoire). On commence aussi les premières démarches pour l'introduction du "manuel unique" d'histoire. L'auteur de ce manuel - qui en 1947-1956 a été publié en dix éditions successives, ajustées d'après l'évolution de la ligne idéologique officielle - était Mihail Roller, un anonyme journaliste de gauche d'entre-guerres. Le manuel était utilisé non seulement par les élèves et les étudiants mais aussi par tous ceux qui suivaient les cours obligatoires d'enseignement politique (la palette sociale de ces personnes était très variée et très vaste, de simples ouvriers à des professeurs universitaires).

La fin de juillet 1948, l'Académie Roumaine est réorganisée sous le nouveau titre "Académie de RPR". C.I. Parhon devient le président honoraire de cette nouvelle académie (en 1948-1949 le président exécutif a été Traian Ștefănescu). Dans le statut de l'Académie de RPR on trouve l'engagement qu'elle allait prendre "comme base de toutes ses activités l'usage organisé des réalisations de la science et de la culture pour renforcer

¹⁴²Marin Ni]escu, **Op.cit.**, p. 135;

¹⁴³Vlad Georgescu, **Op.cit.**, p. 10-11;

la démocratie populaire en route vers le socialisme".¹⁴⁴ La nouvelle langue de bois entrainait pour la première fois à l'intérieur de l'espace académique. Le même année, 1948, l'Académie accepte des nouveaux membres, élus conformément à des critères plutôt politiques que scientifiques: Petre Constantinescu-Ia[i] et Mihail Roller. Alexandru Sahia, le précurseur du proletcultisme roumain, est déclaré membre post-mortem de l'Académie de RPR.

Le 3 août 1948, le gouvernement publiait le Décret pour la réforme du système d'enseignement, dont le premier article stipulait: "[L'enseignement] est organisé en exclusivité par l'Etat en vertu de l'unité de la structure et il repose sur des principes démocratiques, populaires et réalistes-scientifiques".¹⁴⁵ Par l'article 23 il était introduit le contrôle de l'Etat sur l'octroi des titres académiques: le nombre des places de l'enseignement post-universitaire allait être déterminé par le Conseil des Ministres "en fonction des nécessités du pays". Déjà, en 1946, les professeurs universitaires n'étaient plus élus par concours, mais nommés par le Ministère de l'Enseignement Public. Les critères d'après lesquels on faisait ces nominations, même si personne ne l'avouait explicitement, étaient strictement politiques.¹⁴⁶ De plus, en 1946-1947 avait déjà eu les premières épurations qui ont renvoyé de l'enseignement universitaire les "éléments politiquement discrédités".

Par le décret de 1949,¹⁴⁷ la presse et les maisons d'édition entraient sous le contrôle direct du PCR. La Direction Générale de la Presse et des Publications subordonnée au Conseil des Ministres contrôlait la parution des livres et des périodiques et le fonctionnement du réseau de la diffusion de la presse. Dans le même Bulletin Officiel a paru le Décret pour l'Organisation de la Radio Distribution et la Radiodiffusion.¹⁴⁸

Concomitant à cette offensive législative le parti s'occupe de la "syndicalisation" des intellectuels roumains. L'Union des Syndicats des Artistes, Ecrivains et Journalistes (USAZ), créée en 1946, entre dès 1948 sous le contrôle rigoureux du parti. Les groupements plus ou moins indépendants sont dissous.¹⁴⁹ En 1950 on fait créer l'Union des Plasticiens (UAP).

En même temps, le parti prend soin que les intellectuels ainsi disciplinés reçoivent des gratifications convenables de nature à stimuler leur fidélité. Au début de 1949, les académiciens reçoivent des indemnités supplémentaires en valeur de 15% de leur rétribution et le droit de disposer d'une voiture propriété d'Etat pour leurs besoins

¹⁴⁴Academia RPR. Statutul de organizare [i] func]ionare [i] Regulamentul general, Bucarest, 1948, p. 5-7;

¹⁴⁵"Monitorul Oficial", Partea IA, no. 177, 3 août 1948, p. 6322-6324;

¹⁴⁶Marin Ni]escu, **Op.cit.**, p. 61;

¹⁴⁷"Monitorul Oficial", An I, no. 32, 23 mai 1949, p. 225-226;

¹⁴⁸**Idem**, p. 216-221;

¹⁴⁹Marin Ni]escu, **Op.cit.**, p. 88-89;

individuels.¹⁵⁰ Les intellectuels de grand mérite du pays étaient acceptés dans les hôpitaux spéciaux du parti.¹⁵¹ L'assimilation des intellectuels fidèles au PCR avec les cadres de la nomenklatura, commencée pendant ces années, a continué tout au long de la période communiste.¹⁵²

Les modèles culturels soviétiques acquièrent une importance accablante. Ils deviennent l'élément central et le point de référence de toute la vie culturelle roumaine. On a à Bucarest une musée roumaino-russe, une librairie "Cartea Rusă" ("Le livre russe"), une maison d'édition "Cartea Rusă". De plus en 1953 on adopte une nouvelle orthographe de la langue roumaine plus proche du modèle de la langue slave.¹⁵³

Pour donner un exemple contre le "cosmopolitisme", en 1948, le gouvernement roumain dénonce l'accord culturel roumaino-français de 1939. L'explication: cet accord avait pour but "faire de Roumanie une province culturelle française pour pouvoir la transformer plus tard en une demi-colonie économique et politique. Il s'agissait d'une véritable dénationalisation..."¹⁵⁴

Hébétés par l'offensive idéologique, menacés en permanence de perdre leur droits de publier et même leur liberté, les intellectuels roumains prouvent encore une fois leur manque de sens politique. Loin de s'organiser en une opposition solidaire, ils se laissent entraîner dans la compétition pour des récompenses et certains d'eux même à la délation contre leurs adversaires professionnels. Les intellectuels de grand mérite - qui, jusqu'en 1944 étaient parfaitement connectés à la grande culture européenne - se retirent stoïquement en réclusion acceptant la soviétisation et la rupture des valeurs culturelles européennes.¹⁵⁵ Ce sont des années de désenchantement et de la fin des illusions où chacun essaye de survivre à son propre compte.

Le discours du parti au sujet des intellectuels change lui-aussi d'une manière significative. De "facteurs du progrès sociale" et "avant-garde des idées révolutionnaires", les intellectuels deviennent "des servants de la cause du parti et de la démocratie populaire".¹⁵⁶ On parle aussi de leurs tâches au service du parti communiste.¹⁵⁷

Les années 1948-1954 connaissent au moins trois évolutions qui concernent directement les intellectuels de gauche et en particulier les "anciens" antifascistes d'avant

¹⁵⁰Vlad Georgescu, **Op.cit.**, p. 14;

¹⁵¹Gheorghe Buzatu, Mircea Chirioiu, **Op.cit.**, vol I, p. 234-235;

¹⁵²Archives Nationales de Roumanie, Collection des Microfilms RFG, R. 133, C. 230-260;

¹⁵³Vlad Georgescu, **Op.cit.**, p. 23;

¹⁵⁴"Scenariu", An XVII, no. 1282, 21 novembre 1948;

¹⁵⁵Voir Iorgu Iordan, **Op.cit.**, vol. III, *passim*, pour comprendre combien le statut des professeurs universitaires a régressé pendant les années du régime communiste par comparaison aux années d'entre-guerres;

¹⁵⁶Voir l'article de Traian Ștefănescu, **Intelectualii, literatura, arta și slujitorii lor în RPR (Science, littérature, art et leurs serviteurs en RPR)**, dans "Analele Academiei RPR", 1948-1949, p. 105-110;

¹⁵⁷Gheorghe Gheorghiu-Dej, **Articole și discursuri (Articles et discours)**, Bucarest, Éditions Politică, 1960, p. 165;

1944. Il s'agit d'abord de l'épisode de la "vérification" des membres du PCR suivi, conformément à certaines sources officielles, d'environ 192.000 exclusions du parti (plus de 20% du total des membres).¹⁵⁸ La réunion plénière du CC du PMR de 15-17 mai 1950 a établi des stages variables pour les candidats du parti, en fonction de leur origine sociale: pour les ouvriers le stage était de 6 mois, pour les autres catégories sociales (parmi eux les intellectuels) un an et demi.¹⁵⁹ A cette occasion ont été exclus de parti, parmi d'autres, Zaharia Stancu, George Iva[cu, Mihail Gheorghiu-Bujor, Costin Murgescu. Iva[cu a été condamné à 5 années de détention dont il a exécuté 4 jusqu'à sa réhabilitation en 1954.¹⁶⁰ Il n'a été repris en parti qu'en 1964 aussi comme Stancu et Murgescu.

En 1948 a été arrêté et détenu sans aucun procès le professeur Constantin Mota[, le meilleur zoologiste roumain à l'époque et un ancien antifasciste. Mota[- qui était membre du Parti Social-Démocrate - a commis l'erreur de rester fidèle à l'aile social-démocrate qui a refusé la fusion avec le PCR.¹⁶¹ L'épisode de sa détention n'est pas de tout un cas singulier.

Une autre action qui commence autour de 1948 et qui concerne aussi les intellectuels est l'élimination des "illégalistes", membres et sympathisants du parti d'avant 1944. L'épisode fait partie de l'histoire des luttes pour le pouvoir à l'intérieur du PMR d'au début des années '50 et qui ont continué même après la mort de Staline. En cours de ces luttes ont été éliminés du parti ou seulement marginalisés Miron Constantinescu,¹⁶² les anciens journalistes antifascistes Ovidiu {andru et Bucur {tiopu,¹⁶³ les komminternistes Grigore R\ceanu et Valter Roman et même Ion Gheorghe Maurer, l'avocat ex-libéral devenu "baron communiste".¹⁶⁴

Comme beaucoup d'intellectuels roumains de gauche étaient d'origine juive, ils ont ressenti aussi les conséquences du processus d'éliminations des membres juifs du PMR, déclenché pendant les dernières années de la vie de Staline et continué à son propre compte par Gheorghe Gheorghiu-Dej. Les recherches sur ce sujet sont encore au début pour l'historiographie roumaine. Et les conséquences ne sont que très peu connues. Pourtant, des documents du parti on peut extraire des observations intéressantes. Ainsi, on peut établir que le processus a commencé autour de 1950. En 1955, au deuxième Congrès du PMR ont été élus dans le Comité Central du parti 15 juifs (le CC comptait à l'époque

¹⁵⁸Mihail Roller, *Lec]ii ;n ajutorul celor care studiaz\ istoria PMR, (Lessons à l'aide de ceux qui apprenent l'histoire du PMR)*, Bucarest, Éditions Politic\, 1960, p. 593-595; Gheorghe Gheorghiu-Dej, *Op.cit.*, p. 315;

¹⁵⁹Gheorghe Gheorghiu-Dej, *Op.cit.*, p. 318;

¹⁶⁰Gheorghe Buzatu, Mircea Chiri]oiu, *Op.cit.*, vol I, p. 114-115;

¹⁶¹Archives Nationales de Roumanie, Fond CC al PCR - Cancelarie, Dossier 151/1954, p. 142-147;

¹⁶²*Idem*, Dossier 32/1957, *passim*;

¹⁶³*Idem*, Dossier 16/1958, vol. II, p. 36-72;

¹⁶⁴*Idem*, Dossier 86/1955, p. 4-25;

96 membres). En 1965, d'un total de 105 membres élus dans le CC, seulement deux étaient juifs.¹⁶⁵ Le 31 décembre 1956, du total d'environ 700.000 membres du parti, seulement 15.261 (2,39%) étaient juifs.¹⁶⁶ Ces chiffres trouvent leur vraie signification si on tient compte que pendant les années de clandestinité et immédiatement après 1944 les juifs comptaient presque 40% du total des membres du parti.¹⁶⁷

Les recherches concernant l'instauration du contrôle du parti sur la vie culturelle s'arrêtent en général aux années 1952-1954. Les années 1954-1956 sont considérées comme une période de légère "libéralisation". Notre décision de traiter ces années comme faisant corps commune avec les années de "idéologisation" par des méthodes brutales a pour fondement une observation personnelle: les années 1954-1956 ont continué, en dernier ressort, les temps de désenchantement des intellectuels roumains et ils n'ont fait que montrer encore une fois la futilité de leurs espoirs vis-à-vis de leur mission sociale dans la société communiste. Ce sont des années où le discours apparemment "relâché" va de pair avec les actions de durcissement du contrôle du parti communiste sur la culture; des années où la réhabilitation - d'ailleurs partielle et faite avec beaucoup de prudence - de certains intellectuels antérieurement emprisonnés a été suivie par des sanctions et des "condamnations au silence" d'autres intellectuels qui avaient prouvé trop de confiance en "le vent de liberté" venu de l'Est. En fait, ces deux années où la politique hypocrite des leaders communistes roumains est doublée par un discours aussi hypocrite et par des actions contradictoires¹⁶⁸ sont juste la période où les intellectuels roumains quittent leur espoir qu'ils pourraient être autre chose à l'intérieur de la société roumaine que la "porte-voix" de l'idéologie officielle avec toutes ses sinuosités.

Bien qu'en apparence prêt à reconnaître ouvertement ses excès et ses fautes, le parti ne se passe pas du tout de son contrôle ferme sur les intellectuels et sur la vie culturelle. De plus, les faibles manifestations d'espoir de la part des intellectuels à l'égard d'une possible "libéralisation" ne font qu'intensifier l'anti-intellectualisme de certains leaders communistes.¹⁶⁹ La timide ouverture vers la culture occidentale est doublée par le constant souci de prévenir la formation parmi les intellectuels de courants d'opinion ou des cercles des débats qui pourraient échapper au contrôle du parti communiste.

Les espoirs de libéralisation nourris par les intellectuels roumains finissent brutalement même avant le déclenchement de la révolution hongroise de 1956 et immédiatement après le XX^{ème} Congrès du PCUS.

¹⁶⁵Archives Nationales de Roumanie, Collection des Microfilms RFG, R. 133, C. 503-548;

¹⁶⁶Archives Nationales de Roumanie, Fond CC al PCR - Cancelarie, Dossier 16/1958, p. 24-25;

¹⁶⁷Idem, Dossier 44/1959, p. 43-49;

¹⁶⁸Pour les tendances d'"émancipation" des certains intellectuels et pour la peur des communistes roumains face à une possible "libéralisation", voir "Sceniteia", An XXV, no. 3610, 1^{ère} juin 1956 (Article rédactionnel sous le titre **:mpotriva abaterilor de la spiritul de partid**);

¹⁶⁹Gheorghiu-Dej a toujours redouté un possible "complot" de Miron Constantinescu avec d'autres intellectuels "rebelles". Voir Archives Nationales de Roumanie, Fond CC al PCR - Cancelarie, Dossier 32/1956, p. 2-20 et **passim**;

A la fin du mai 1956 a lieu a Bucarest la séance de la cellule communiste des écrivains qui a pour sujet l'importance de la nouvelle ligne idéologique, tracée au Moscou en février 1956. A cette occasion, l'écrivain proletcultiste Alexandru Jar¹⁷⁰ - ancien "illégaliste" et stalinien convaincu - prend la parole contre l'immixtion excessive du parti dans les questions culturelles et contre le culte de la personnalité de Gheorghe Gheorghiu-Dej. Deux autres intellectuels, des anciens illégalistes eux-aussi, Mihail Davidoglu et Ion Vitner, se solidarisent avec Jar. La réaction des leaders communistes a été rapide et sévère: on découvre sur-le-champ "la mauvaise qualité des ouvrages littéraires" des trois récalcitrants et Alexandru Jar est exclu du parti.¹⁷¹

Ce qui est suggestif dans le déroulement de cet épisode et ce qui fait la tristesse de l'histoire c'est l'incapacité de se solidariser prouvée par les intellectuels roumains a cette occasion. Ni a la séance de l'Union des Ecrivains ni a celle du Comité rayonnale "I.V. Stalin" du PMR (on participait les délégués des plus importantes institutions culturelles de Bucarest)¹⁷² ne se produit aucun geste de solidarité avec Jar. Tout au contraire, celui-là est vivement critiqué en les termes les plus impitoyables de la langue de bois par ses collègues métamorphosés en des activistes du parti, comme Mihai Beniuc, Maria Banu[ou Paul Georgescu. Le phénomène est symptomatique pour la situation des intellectuels roumains et pour leur position par rapport au parti communiste. Dès ce moment, leur incapacité de s'échapper des contraintes de l'obéissance et de devenir les meneurs de la société civile - comme les choses se sont passé en Hongrie, Pologne ou Tchécoslovaquie - est définitement consacrée. La révolution hongroise de 1956 et ses faibles échos parmi les intellectuels roumains¹⁷³ - d'ailleurs stictement surveillés par le PMR - n'a apporté que des émotions passagères. Des émotions passagères et des cas isolés ont été aussi les disidences survenues dans le milieu intellectuel aux années '70-'80. En 1956 les intellectuels roumains ont joué leur chance et ils ont perdu: ils n'ont plus jamais représenté jusqu'en 1989, qu'une fausse élite, traitée avec un mélange de dédain et condescendance par les activistes du PCR, affichée souvant dans les premiers rangs de la propagande officielle, mais ayant en fait seulement la fonction d'un théâtre de marionnettes.

IV. Une conclusion

Quelle est pourtant l'explication de cet échec ? Pour la trouver il faudra peut être revenir sur les pas de ce recherche et observer deux traits essentiels de la position des

¹⁷⁰Voir note 14;

¹⁷¹"Sc=nteia", An XXV, no. 3610, 1^{ere} juin 1956;

¹⁷²Idem, no. 3602, 23 mai 1956;

¹⁷³Voir a ce sujet: Mihai Retegan, Corneliu-Mihail Lungu, 1956. **Explozia (1956. L'explosion)**, Bucarest, Éditions Univers Enciclopedic, 1996, **passim**;

intellectuels dans la société roumaine traditionnelle. C'est parce que les différences résultées au cours de la mise en pratique du modèle communiste dans les sociétés de l'Europe de l'Est ont correspondu en définitif aux différences entre les sociétés traditionnelles de ces pays.

Ainsi les intellectuels roumains - même s'ils s'ont toujours voulu une élite militante - ont montré en fait, tout au long de la période d'entre-guerres, une remarquable absence du sens politique et même d'appétit de se mêler ouvertement dans la vie politique. Leur engagement dans le mouvement d'extrême droite ou dans le mouvement antifasciste a eu un caractère plutôt passionnel qu'une finalité pratique. Ce manque d'appétit pour le politique - confondu souvent dans leur mentalité avec l'espace de tous les maux sociaux, mais aussi des honneurs sans responsabilité réelle - a continué se manifester après 1944 de pair avec les préjugés et les inerties qu'y dérivait. Il a été exploité et habilement encouragé par les communistes.

Une deuxième trait tient de la position des intellectuels par rapport au reste de la société roumaine. En ce cas il faut aussi remarquer les symptômes d'un isolement de l'élite intellectuelle. Comme on a montré ci-dessus, l'accession au statut d'intellectuel était équivalente dans la Roumanie d'entre-guerres avec l'accession à un statut social supérieur et le diplôme universitaire était presque l'équivalent symbolique d'un titre de noblesse. L'intellectuel ainsi éloigné de son milieu d'origine aspirait à une condition "pure"; il n'était plus - ou il ne voulait plus être par orgueil ou par une psychologie qui tient du jeu des représentations sociales - le paysan, le bourgeois, l'employé ou l'aristocrate qu'il avait été à l'origine. Ses liaisons avec son milieu d'origine étaient altérées ou - en certains cas - même coupées par l'accession au statut d'intellectuel. Mais, au milieu de la discussion générale sur ses problèmes, sur ses besoins, sur ses libertés, l'intellectuel roumain reste, en fait, tout seul à l'intérieur d'une société qui le place dessus, dans une position d'honneur mais qui ne comprend pas très bien son utilité sociale. Et lui - bien qu'il se plaint en permanence du manque d'idéal ou des possibilités d'accomplir son idéal - il ne fait rien pour franchir cette barrière.

Ce défaut de communication entre les intellectuels et le reste de la société roumaine traditionnelle - à cause de l'orgueil et de l'individualisme des premiers ou du manque d'un vrai respect et de la confiance de la part de la seconde - a été déterminant à l'égard de l'incapacité des intellectuels de devenir le noyau coagulant d'une véritable société civile.

Il reste à observer peut-être le défaut général de communication entre les élites dynamiques de la société roumaine et les "masses", le facteur passif de l'action sociale. Ou le manque total de la part des intellectuels roumains de la capacité de se solidariser, d'agir d'une manière unitaire, de dépasser leur égocentrisme.

Et ce ne sont que quelques explications possibles.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

I. ARCHIVES

ARCHIVES NATIONALES DE ROUMANIE

Fondes:

"Comité Centrale du PCR - Chancellerie" (1932-1956);
"Direction Générale de la Police" (1932-1940);
"Ministère de l'Intérieur - Divers" (1940-1945);
"Ministère des Artes et des Informations" (1944-1945);
personnel "Dudu Velicu" (1944-1956);
personnel "Vasile Stoica" (1944-1947);

II. PRESSE

"Adev\rul" (1932-1937; 1944-1946);
"Azi" (1932-1938);
"Bluze albastre" (5 juin - 31 juillet 1932);
"Contemporanul" (1946-1956);
"Cuv=ntul liber" (1933 - 1936);
"Fapta" (1936; 1937-1938);
"Gazeta literar\" (1954-1956);
"Lumea" (1945-1946);
"Manifest" (1934-1936);
"Meridian" (1934-1944);
"Na]iunea" (1946-1949);
"Reporter" (1937-1938);
"Rom=nia Liber\" (1944-1956);
"Sc=nteia" (1944-1956);
"St=nga" (1932-1933);
"{antier" (1933-1937);
"Veac nou" (1944-1956);

III. DOCUMENTS PUBLIÉS

Arghezi, Tudor, **Lume nou\, lume veche**, Bucarest, Éditions Tineretului, 1958;

Arhivele Statului din Rom=nia, **Rom=nia. Via]a politic\ ;n documente.**

1947, Bucarest, 1994;

Idem, Rom=nia. Via]a politic\ ;n documente. 1945, Bucarest, 1995;

*** * * Atitudini [i polemici ;n presa literar\ rom=neasc**, Université de Bucarest, 1984;

Buzatu, Gheorghe, Chiri]oiu, Mircea, **Agresiunea comunismului ;n Rom=nia. Documente din arhivele secrete. 1944-1989**, vol. I-II, Jassy, Éditions Paidea, 1998;

C\linescu, George, **Texte social-politice. 1944-1965**, Bucarest, Éditions Politic\, 1971;

Constantinescu-Ia[i, Petre, **Pagini de lupt\ din trecut**, Bucarest, Éditions Politic\, 1972;

Constantinescu-Ia[i, Petre, **De la eliberare la socialism 1944-1955**, Bucarest, Éditions Politic\, 1973;

*** * * Din g=ndirea materialist-istoric\ rom=neasc\.** **1921-1944**, Bucarest, Éditions {tiin]ific\, 1972;

*** * * Din presa literar\ rom=neasc\ (1918-1944)**, Bucarest, Éditions Albatros, 1975;

Georgescu, Titu, **Intelectuali antifasci[ti ;n publicistica rom=neasc**, Bucarest, Éditions {tiin]ific\, 1967;

Gheorghiu-Dej, Gheorghe, **Articole [i cuv=nt\ri**, Bucarest, Éditions d'Etat pour la Littérature Politique, 1955;

Gheorghiu-Dej, Gheorghe, **Raportul de activitate al CC al PMR la Congresul al II-lea al partidului**, Bucarest, Éditions d'Etat pour la Littérature Politique, 1956;

Gheorghiu-Dej, Gheorghe, **Articole [i cuv=nt\ri. Decembrie 1955 - iulie 1956**, Bucarest, Éditions Politic\, 1956;

Lungu, Corneliu Mihail, Retegan, Mihai, **1956. Explozia**, Bucarest, Éditions Univers Enciclopedic, 1996;

*** * * Prigoana. Documente ale procesului Constantin Noica - Constantin Pillat**, Bucarest, Éditions Vreamea, 1996;

*** * * Principiul bumerangului. Documente ale procesului Lucre]iu P\tr\[canu**, Bucarest, Éditions Vreamea, 1996;

* * * **Raportul delega]iei PMR cu privire la lucr\riile Congresului al XX-lea al PCUS**, s.e., 1956;

* * * **Rezolu]ii [i hot\r=ri ale CC al PMR**, vol. I-II, Bucarest, Éditions pour Littérature Politique, 1954;

Voicu, {tefan, **Pagini de istorie social**, Bucarest, Éditions Politic\, 1971;

IV. MÉMOIRES

Beniuc, Mihai, **Sub patru dictaturi**, Bucarest, Éditions Ion Cristoiu, 1999;

Betea, Lavinia, **Maurer [i lumea de ieri**, Arad, Éditions Ioan Slavici, 1995;

Betea, Lavinia, **Alexandru B=r\deanu despre Dej, Ceau[escu [i Iliescu**, Bucarest, Éditions Evenimentul Rom=nesc, 1997;

Bogza, Geo, **Eu sunt]inta. Geo Bogza ;n dialog cu Diana Turconi**, Bucarest, Éditions Du Style, 1996;

Bruca, Silviu, **Genera]ia irosit**, Bucarest, Éditions Universul & Calistrat Hoga[, 1992;

Buzil\, Boris, **:n prezen]a st\p=nilor. Treizeci de ani de jurnal secret la "Rom=nia liber\"**, Bucarest, Éditions Compania, 1999;

Cruceanu, Mihail, **De vorb\ cu trecutul, Bucarest, Éditions Minerva, 1973;**

Novicov, Mihai, **Moartea lui Grigore Preoteasa. Catastrofa de pe aeroportul Vnukovo (1957). Amintirile lui Mihai Novicov**, Bucarest, Éditions Evenimentul Rom=nesc, 1998;

Iordan, Iorgu, **Memorii**, vol. I-II & III, Bucarest, Éditions Eminescu, 1977 & 1979;

Macovescu, George, **V=rstele timpului**, Bucarest, Éditions Cartea Rom=nesc\, 1971;

Munteanu, Francisc, **Oameni, fapte, amintiri**, vol. I & II, Bucarest, Éditions Cartea Rom=nesc\, 1981 & 1985;

Pandrea, Petre, **Memoriile unui mandarin valah**, Bucarest, Éditions Albatros, 2000;

Popescu, Dumitru, **Am fost [i cioplitor de himere**, Bucarest, Éditions Expres, s.a.;

Popovici, Titus, **Disciplina dezordinii**, Bucarest, Éditions Ma[ina de scris, 1998;

Roman, Valter, **File din trecut**, Bucarest, Éditions Militar\, 1971;

}ugui, Pavel, **Istoria [i literatura sub regimul comunist**, Bucarest, Éditions Ion Cristoiu, 1999;

V. OUVRAGES ET ÉTUDES GÉNÉRALES

Arendt, Hannah, **La nature du totalitarisme**, Paris, Payot, 1990;

Ash, Timothy Garton, **Foloasele prigoanei. Lanterna magic**, Bucarest, Éditions de la Fondation Culturelle Roumaine, 1997;

Bottomore, T.B., **Elites et société**, traduction de l'anglais par Gerard Montfort, Stock, 1964;

Deletant, Dennis, **New Light in Gheorghe Gheorghiu-Dej's Struggle for Dominance in Romanian Communist Party. 1944-1949**, dans "The Slavonic and East European Review", vol. 73, no. 4/octobre 1995, p. 659-690;

Deletant, Dennis, **Ceau[escu [i Securitatea. Constr=ngere [i diziden]\ ;n Rom=nia anilor 1965-1989**, Bucarest, Humanitas, 1998;

Djilas, Milovan, **The new class. An analysis of the communist party**, New York, Praeger, 1957;

Droz, Jacques, eds., **Histoire générale du Socialisme**, tom IV, de 1945 a nos jours, Paris, Presses Universitaires de France, 1978;

Durandin, Catherine, **Istoria rom=nilor**, Jassy, Institutul European, 1998;

Fejto, François, **A history of the Peoples Democracies. Eastern Europe since Stalin**, Washington, Praeger Publishers NY, 1978;

Frunz\, Victor, **Istoria stalinismului ;n Rom=nia**, Bucarest, Éditions Humanitas, 1990;

Furet, François, **Trecutul unei iluzii. Eseu despre ideea comunist\ ;n secolul XX**, Bucarest, Éditions Humanitas, 1995;

Havel, Vaclav, **Essais politiques**, Paris, Calman-Levy, 1990;

Ionescu, Ghi]\, **Comunismul ;n Rom=nia**, Bucarest, Éditions Litera,

1994;

Jowitt, Kenneth, **The Revolutionary Breakthroughs and National Development. The Case of Romania. 1944-1965**, Berkely and Los Angeles, University of California, 1971;

King, Robert R., **History of the Romanian Communist Party**, Hoover Institution Press, 1980;

Matthews, Mervyn, **Privilege in the Soviet Union. A Study of Elite Life-Styles under Communism**, London, George Allen & Unwin, 1978;

Molnar, Miklos, **La Démocratie se lève a l'Est. Société civile et communisme en Europe de l'Est: Pologne et Hongrie**, Paris, Presses Universitaires de France, 1990;

Moscovici, Serge, **Psihologia maselor sau ma[ina de fabricat zei**, Jassy, Éditions Polirom, 1997;

Schaffir, Michael, **Romania. Politics, Economics and Society. Political Stagnation and Simulated Change**, Boulder, Colorado, Lynne Rienner Publishers, 1985;

Soulet, Jean-François, **Istoria comparat\ a statelor comuniste din 1945 p=n\ ;n zilele noastre**, Jassy, Éditions Polirom, 1998;

St\nescu, Marin C., **Moscova, Kominternul, Filiera Comunist\ Balcanic\ [i Rom=nia (1919-1944)**, Bucarest, Éditions Silex, 1994;

T\nase, Stelian, **Elite [i societate. Guvernarea Gheorghe Gheorghiu-Dej. 1948-1965**, Bucarest, Éditions Humanitas, 1998;

Tism\neanu, Vladimir, **Fantoma lui Gheorghiu-Dej**, Bucarest, Éditions Univers, 1995;

Tism\neanu, Vladimir, **Arheologia Terorii**, Bucarest, Éditions Alfa, 1996;

Tism\neanu, Vladimir, **Reinventarea politicului. Europa R\s\ritean\ de la Stalin la Havel**, Jassy, Éditions Polirom, 1997;

Tism\neanu, Vladimir, **Mizeria utopiei. Criza ideologiei marxiste ;n Europa R\s\ritean**, Jassy, Éditions Polirom, 1997;

Toranska, T., **ONI. Des staliniens polonais s'expliquent**, Paris, Flammarion, 1986;

Vaksberg, Arkadi, **Hotel Lux. Partidele fr\]e[ti ;n slujba Interna]ionalei Comuniste**, Bucarest, Éditions Humanitas, 1998;

Vozleski, Mihail, **Nomenklatura**, Garden City, New York, Doubleday & Company Inc., 1984;

VI. ETUDES SPECIALES

Aron, Raymond, **L'opium des intellectuels**, Paris, Gallimard, 1968;

Banciu, Angela, **Din propaganda rezisten]ei antifasciste rom=ne[ti. Ziarul "Ecoul" [i rolul lui ;ntre anii 1943-1944**, dans "Revista de Istorie", tom 42, no. 7, july 1989, p. 689-702;

Constantinescu-Ia[i, Petre, **Organiza]ii de mas\ legale conduse de PCR ;n anii 1932-1938**, Bucarest, Éditions de l'Académie de RPR, 1952;

Constantinescu-Ia[i, Petre, **Lupta pentru formarea frontului popular ;n Rom=nia**, Bucarest, Éditions de l'Académie de RSR, 1968;

Dobo[, D\nu], **Epur\ri la Universitatea din Ia[i. 1949-1960**, dans "Arhivele Totalitarismului", An II, no. 1-2/1994, p. 44-59;

Dobo[, D\nu], **Ingerin]e politice ;n via]a universitar\ rom=neasc\. 1944-1964**, dans "Arhivele Totalitarismului", An II, no. 4/1994, p. 28-32;

Dorin, Mihai, **Politizarea ;nv\]\m=ntului. {coala politehnic\ "Gheorghe Asachi" din Ia[i**, dans "Arhivele Totalitarismului", An III, no. 3/1995, p. 59-67;

Garaudy, Roger, **Lupta ideologic\ ;n r=ndurile intelectualilor**, dans "Lupta de clas\", no. 9, septembre 1955, p. 40-54;

Georgescu, Vlad, **Politic\ [i istorie. Cazul comuni[tilor rom=ni. 1944-1977**, Bucarest, Éditions Humanitas, 1991;

Georgescu, Titu, Ioanid, Mircea, **Presa PCR [i organiza]iile sale de mas\. 1921-1944 (Prezentare bibliografic\)**, Bucarest, Éditions {tiin]ific\, 1963;

Georgescu, Titu, **Organiza]ii de mas\ legale conduse de PCR. 1932-1934**, Bucarest, Éditions Politic\, 1967;

Haraszti, Miklos, **The velvet prison: artists under state socialism**, New York, A New Republic Book/Basic Books, 1987;

de Huszar, George B., eds., **The Intellectuals: A Controversial Portrait**, The Free Press of Glencoe, Illinois, 1960;

Ionescu, Mihail E., **Puterea Cuv=ntului**, Bucarest, Éditions {tiin]ific\ [i Enciclopedic\, 1984;

Koch, Stephen, **Sfârșitul inocenței, Intelectualii din Occident [i tenta]ia stalinistă. 30 de ani de război secret**, Bucurest, Éditions Albatros & Universal Dalsi, 1997;

Konrad, Gyorgy, Szelenyi, Istvan, **The Intellectuals on the Road to Class Power. A Sociological Study of the Role of the Inteligentsia in Socialism**, New York, Harcourt Brace Jovanovitch, 1979;

Laignel-Lavastine, Alexandra, **Filozofie [i na]ionalism. Paradoxul Noica**, Bucurest, Éditions Humanitas, 1998;

Livezeanu, Irina, **Cultură [i na]ionalism în România Mare**, Bucurest, Éditions Humanitas, 1998;

Moraru, Constantin, **Cum erau tratați intelectualii români de partidul unic**, dans "Analele Sighet", vol. 7, **Anii 1949-1953. Mecanisme de terorie**, Fundația Academia Civică, 1999, p. 864-871;

Neagoe, Stelian, **Triumful războiului împotriva violenței. Viața universitară în interbelic**, Jassy, Éditions Junimea, 1977;

Neagoe, Stelian, **Viața universitară clujeană interbelică (Triumful războiului împotriva violenței)**, vol. I-II, Cluj, Éditions Dacia, 1980;

Nichielea, Pamfil, **Partidul Comunist Român - conducătorul și ideologia [i cultura românească**, dans "Revista de Istorie", Tom 29, no. 4, april 1976;

Ni]escu, Marin, **Sub zodia proletcultismului. Dialectica puterii**, Bucurest, Éditions Humanitas, 1995;

Shafir, Michael, **Political culture, intellectual dissent and intellectual consent: The Case of Romania**, dans "Orbis", no. 27/1983, p. 293-420;

Selejan, Ana, **Trădărea intelectualilor. România în timpul primului război cultural**, vol. I, Sibiu, Éditions Trans-Pres, 1992;

Selejan, Ana, **Reeducare [i prigoana. România în timpul primului război cultural**, vol. II, Sibiu, Éditions THAUSIB, 1993;

Șerban, Constantin, **Epurarea cadrelor didactice de la Facultatea de Istorie din București. 1945-1952**, dans "Arhivele Totalitarismului", An IV, no. 21, 4/1998, p. 51-75;

Tănase, Stelian, **Anatomia mistificării. 1944-1989**, Bucurest, Éditions Humanitas, 1997;

Tudor, Alina, Strat, C\t\lin, **Ziarul "Sc=nteia". 1931-1946**, dans "Arhivele Totalitarismului", An V, no. 4/1997, p. 206-219;

Verdery, Catherine, **The Rise of the Discours about Romanian Identity: Early 1900s to World War II**, dans **Rom=nii ;n istoria universal**, coord. Gheorghe Buzatu, vol. II1, Jassy, Université "Al. I. Cuza", 1987, p. 89-136;

Verdery, Catherine, **Compromis [i rezisten]\. Cultura rom=n\ sub Ceau[escu**, Bucarest, Éditions Humanitas, 1994;